

CHAPITRE XIII

DECEMBRE 1972 - RUPTURE DES FIANCAILLES DE SANDIRY

Mardi 5 décembre

Sandiry est parti aujourd'hui à Manalihara avec Tokoembelo pour fixer avec les parents de Zefina le jour du mariage. Je lui posais hier soir quelques questions à propos d'une conversation que j'avais eue à Andalatanosy il y a une dizaine de jours. J'étais allé à bicyclette au marché du samedi, rattrapant sur la fin le gros des gens de la campagne, ceux qui venaient d'assez loin. Je montais à pied la dernière petite côte, très rocailleuse, auprès de deux très jeunes filles, paraissant l'une et l'autre treize ans tout au plus : une grande mince, à qui sa taille donne une tournure élégante, et une petite bien tassée d'aspect très commun. Je ne les connaissais pas, mais elles savaient sans doute qui j'étais, et elles avaient engagé la conversation :

- Où est Sandiry?

- Il est dans le village de son grand-père, à l'Est d'Andalatanosy, pour un sandratse qui a lieu aujourd'hui.

Mais d'où êtes-vous?

- De Manalihara.

- Et vous connaissez Sandiry?

- C'est mon mari, a répondu la plus petite.

- Ah, tu es Zefina?

- Non, je suis sa femme, Zefina est la deuxième épouse.

- Mais nous sommes toutes de Manalihara, a ajouté la plus grande.

J'étais plutôt étonné. Mais nous arrivions au marché, et j'ai encore demandé :

- Puisque vous êtes mariés, pourquoi ne viens-tu pas habiter à Analamahery?

- Parce que je suis encore petite.

Là, j'ai été arrêté par quelqu'un et je les ai perdues de vue. Je rapportais donc hier soir cette conversation à Sandiry. Il a ri, en déclarant que ce n'était pas vrai, que ce devait être une ancienne "sakàiza" (maîtresse). N'était-elle pas de Vohipandranina? Non. De Manalihara? Alors ce devait être... et il m'a cité un nom que j'ai mal compris mais qui m'a paru rappeler celui que m'avait donné l'intéressée. Mais les fiançailles sérieuses, et les premières, m'a-t-il affirmé, c'est Zefina. Voilà d'ailleurs plus d'un mois qu'on n'attend plus qu'une visite de Tokoembelo aux parents, puisque tout le monde est d'accord. Et il se demandait pourquoi Tokoembelo tardait tant. Peut-être est-il ensuite allé en parler à Tokoembelo, puisqu'ils sont partis tous les deux à Manalihara au milieu du jour après avoir ce matin travaillé, "miava", au champ.

Mercredi 6 décembre

Tokoembelo est arrivé ce midi, mais Sandiry est rentré dès hier soir de Manalihara, m'a-t-il dit. Car le mariage ne se fera pas. La mère de Zefina n'est plus d'accord, et Zefina suit l'avis de sa mère. Il paraît qu'il y a eu une grosse scène de ménage - Sandiry, que je n'avais pas encore vu, me l'a répété ce soir - le père étant extrêmement fâché par ce reniement de parole. Mais la mère a tenu bon. Pourtant tout paraissait facile, tout était conclu, Sandiry avait déjà offert à sa fiancée une robe et des sandales. Pourquoi ce revirement? La mère ne s'en est

pas expliquée. Peut-être, dit Tokoembelo, Zefina a-t-elle été également sollicitée par un autre garçon, en a-t-elle reçu aussi des cadeaux, et est-ce celui-là qui leur plaît mieux à toutes les deux.

J'en ai parlé avec Sindrekia. Si on ne peut que se féliciter que Zefina ne soit pas mariée contre son gré, il n'en reste pas moins que les choses ne se sont pas passées comme l'aurait voulu la coutume, car c'est l'avis de la mère, et non celui du père, qui l'a emporté. Mais en fait, dit Sindrekia, le père de Zefina est mort. Son frère aîné, oncle de Zefina (mais dans l'Androy le mot oncle n'existe pas, on dit qu'il est également père de Zefina) a hérité de son autorité, et c'est lui qui avait donné son accord au mariage avec Sandiry. Il s'est violemment querellé avec la mère de Zefina qui revenait sur sa parole, mais si cette dernière a eu le dessus, c'est peut-être tout de même que le fait de ne pas être le vrai père de Zefina lui conférait moins d'autorité.

CHAPITRE XIV

DECEMBRE 1972 - CONJURATION "FAÑALIO"

Jeudi 7 décembre

Hier est arrivé Mañoritsòà, le frère de sang de Tokoembelo qui, il n'y a pas trois semaines, faisait le nécessaire pour nous mettre à l'abri de la foudre. C'est un homme jeune, une trentaine d'années, très noir, avec des sortes de favoris courbes qui lui couvrent la moitié des joues. Il a l'air calme, sérieux, souriant. Il est ombiasa et, hier et ce matin, il s'est livré au sikily¹ qui, paraît-il, ne dit que de bonnes choses. Ce matin aussi il me disait qu'il n'est pas Tandroy, mais Mahafàly. Il a émigré il y a trois ans et s'est fixé dans la région de Bekitro. C'est en mars dernier que, passant par Analamahery, il a fait le fate-dra (serment du sang) avec Tokoembelo. Il tient sa science d'un vieil ombiasa.

Vendredi 8 décembre

Hier soir, dans le crépuscule déjà avancé, Tokoembelo m'a fait appeler. On se rassemblait devant la maison de

1. sikily : méthode de divination pratiquée dans tout Madagascar (on dit sikidy sur les hauts-plateaux), par examen de groupements de graines de l'arbre fàne (graines en forme de pastilles noires d'un centimètre de diamètre).

Zafenala. Plusieurs nattes étaient étalées. Au centre Mañoritsoa formait des figures du sikily avec des graines de fàne. Il y avait à ses côtés Tokoembelo, et Zafenala adossée à la maison, et tous les enfants.

"Les gens qui ne m'aiment pas ne t'aiment pas non plus, a commencé Tokoembelo. Et les gens qui ne t'aiment pas ne m'aiment pas non plus. Il peut venir ici des gens qui voudraient jeter des mauvais sorts sur nous. Pour empêcher cela Mañoritsoa prépare un fañalio. On peut tuer un poulet, ou bien une chèvre".

Mais le fañalio ne consiste pas seulement dans le sacrifice d'un animal. En tout cas, pour la circonstance, il y aura bien d'autres choses encore : on va en effet mettre en terre aux quatre portes de l'enclos diverses plantes déposées près de la maison, et que Tokoembelo me fait apporter. Il y a :

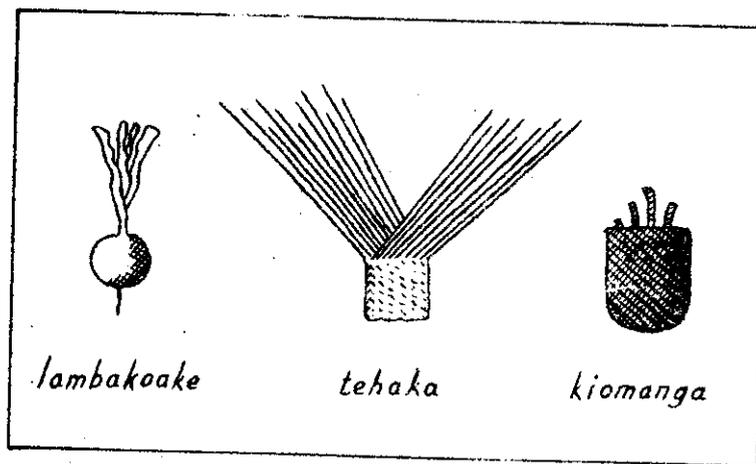


Fig. 9 : objets utilisés pour le fañalio

- des lambakò-ake ; ce sont des plantes de la forêt, hautes, du moins celles qui ont été apportées, de trente à quarante centimètres : un bulbe sphérique très régulier surmonté d'un panache de feuilles.

- vàhe rànga, sorte de liane vert clair d'aspect charnu de un à deux centimètres de diamètre, qu'on trouve dans la forêt.

- quatre petits aloès vahontsoy hauts de vingt à trente centimètres.

On piquera aussi en terre des branches de hazontà hautes d'un mètre cinquante environ, et puis on me montre encore quatre petites vanneries carrées appelées tèhaka, de cinq centimètres de côté, en fibres "sàtra"(tirées des feuilles d'un palmier). Trois des côtés sont proprement terminés mais, sur le quatrième, les brins sont laissés libres et coupés à une quinzaine de centimètres. Tokoembelo me dit qu'elles sont l'oeuvre de Tsiàmpy (qui une semaine après l'inauguration du tombeau de son mari Tañamana a quitté Antanandava pour revenir habiter ici dans l'enclos de son père), d'Imaria, de Vaha et de Talilie - mais Talilie m'a dit aujourd'hui que Vaha ne savait guère tisser, et qu'elle-même avait préparé deux tehaka, Tsiampy et Imaria en fabriquant un chacune.

Mañoritsoa demande du fil. On apporte le fuseau de Ranomita. Mañoritsoa y prélève un fil qu'il replie six fois en le passant sur la main de Talilie : le fil ainsi replié est long d'une trentaine de centimètres. Il recommence trois fois l'opération, puis il dit à Talilie d'attacher les quatre tehaka aux quatre branches de hazontà à l'aide de ces quatre sextuples fils. Ce qu'elle fait en transperçant la vannerie, sur les conseils de Mañoritsoa, avec la pointe du fuseau pour y passer le fil.

Mañoritsoa, lui, continue à faire le sikily. Il fait très sombre mais les grosses graines noires sont encore visibles sur la natte blanche. Le sikily lui a assuré, dit-il, qu'en ce mois de décembre il y aurait des troubles, mais qu'ici nous ne serions pas touchés, protégés d'ailleurs par le fañalio qu'il prépare.

Depuis mon arrivée, beaucoup de monde s'est peu à peu rassemblé devant la maison de Zafenala. "Nous avons à parler" dit tout à coup Tokoembelo ; et il s'éloigne avec Fiadana, Limberaza et Sindrekia. Je ne sais si le sujet était relatif au fañalio ou à autre chose.

Je demande à Mañoritsoa si la cérémonie comporte un discours de sa part. Oui, au moment du sacrifice. Puis-je l'enregistrer au magnétophone? Bien sûr. Je retourne donc à la maison préparer l'appareillage.

Lorsque je reviens Mañoritsoa est rentré dans la case de Zafenala. Il s'occupe maintenant de ses accessoires. Dans un petit van il vide le contenu de plusieurs sachets de plastique : ce sont des morceaux de bois, des fragments cylindriques longs de dix à quinze centimètres, ayant jusqu'à deux centimètres de diamètre, et beaucoup d'éclats prélevés peut-être sur des branches plus grosses.

Un autre van contient trois objets seulement : une grosse étoile de mer de près de vingt centimètres de diamètre, une petite boîte qui me paraît être le plus petit modèle de Nescafé, et enfin un récipient noir en bois dont la surface est sculptée, au moins vers le haut. C'est le "kiomànga", la boîte aux "aoly", la pièce maîtresse de ses accessoires, sans doute. Elle mesure une douzaine de centimètres de haut sur dix à peine de diamètre ; le fond est hémisphérique ; à la surface, plusieurs tiges courtes dont une est recourbée sortent d'une masse noire.

Un grand bol de tôle émaillée est rempli d'une eau sur laquelle flottent des feuilles de hàmotse (petite plante herbacée). On me dit qu'il y a aussi des raclures de bois. Dans une cuvette enfin Mañoritsoa effeuille, ou plutôt met en petits morceaux tiges et feuilles de deux autres plantes herbacées qui ont nom tsimatevonòe et voafaria.

Il convient de donner un peu d'argent à Mañoritsoa, me dit Tokoembelo. Tout le monde l'a déjà fait et il faudrait que je donne moi aussi cinquante ou cent francs. Mais ce n'est pas pressé, ce sera pour demain matin si je veux. Néanmoins je vais à la maison chercher cent francs, que Mañoritsoa plie au milieu de plusieurs autres billets de cent francs.

Après avoir préparé les accessoires, il se prépare maintenant lui-même. Par-dessus son short bleu et son gilet de corps rouge, il enfle une sorte de blouse blanche d'aspect soyeux, boutonnée sur le devant, sur laquelle courent du haut en bas, à droite et à gauche et passant dans le dos, deux rubans de couleur larges de trois à quatre centimètres, et formés de trois bandes, bleue, rouge et verte. Il se coiffe d'un bonnet fait de morceaux d'étoffe rouges et verts. Il se ceint les reins d'une écharpe, à motifs rayonnants verts et bruns. Il sort trois colliers formés surtout de petites perles rouges. Il dépose sur le van aux morceaux de bois l'un d'eux, dans lequel sont intercalées des perles allongées, à pans peu marqués, qui ont l'aspect d'une coralline un peu ambrée (mais ce doit être du verre ; il en fait d'ailleurs peu de cas et dit qu'on trouve ces perles chez les marchands). Il enfle les deux autres colliers, l'un en sautoir, l'autre pendant seulement autour du cou. Enfin il prépare pour la passer à sa main gauche une petite sonnette attachée à une grosse chaîne.

Mañoritsoa demande maintenant à Zafenala une pierre rugueuse. Elle lui tend après l'avoir mouillée celle qui lui sert souvent et est rangée derrière le foyer. Il frotte avec la pierre l'extrémité inférieure d'une sorte de petite canne sur laquelle sont sculptées vers le haut ce qui me paraît être des figures de sikily. En quinze secondes, il y a sur la pierre un peu de boue de bois blanchâtre. La cueillant du bout du doigt, il la dépose en petites touches sur son front, ses tempes, sous le menton, sur la nuque, enfin sur ses deux genoux. Tout est prêt maintenant : "Sortons", dit-il.

Finalement ce n'est ni un poulet, ni une chèvre qu'on va tuer, mais un bœuf. On est en train de lui attacher les pattes, à côté des nattes qui sont restées étalées devant la maison : trois pattes seulement ensemble,

les deux de derrière et la patte avant droite, la quatrième restant libre. Mañoritsoa, à qui j'ai posé la question aujourd'hui, m'a dit qu'on devait obligatoirement opérer ainsi.

Tout le monde prend place sur les nattes, en se tournant vers l'Est, Tokoembelo au premier rang, les femmes par derrière. Seule Tsiampy est restée dans la maison de Ranomita. La cérémonie est fady pour elle parce qu'elle est une veuve encore trop récente. Le fady sera levé lorsqu'elle aura quitté son chapeau de veuve.

Devant les nattes sont rangés tous les accessoires: les deux vans, la cuvette et le bol et aussi tout ce qu'on doit planter en terre. Mañoritsoa passe derrière nous. Je ne dois pas, me dit Tokoembelo, procéder à un réglage du magnétophone en lui demandant un essai. Quand il aura commencé à parler, personne ne doit dire un mot, on ne doit plus l'interrompre.

Encore un scrupule à lever. Mañoritsoa va "mañòndrake", c'est-à-dire lancer sur nous des gouttelettes de l'eau à laquelle ont été ajoutés les divers ingrédients. Est-ce que ce n'est pas fady pour moi, parce que je suis chrétien? Je rappelle à Tokoembelo que ce ne sera pas la première fois, et la cérémonie peut commencer.

Mañoritsoa, qui se tient derrière nous, tourné aussi vers l'Est, commence par un vigoureux coup de sifflet. Il "mañondrake", procède à plusieurs aspersion de gouttelettes d'eau, puis il entame son discours, qui va durer une dizaine de minutes.

Ce discours dans lequel il dira souvent: "mangà-taka" - "je demande", s'appelle d'ailleurs un "fangatàha", une demande, ou mieux un "fangatàha fifonà Andriamànitse" (Andriamanitse, ou Andriamanitra sur les hauts-plateaux, Dieu - mot forgé par les missionnaires chrétiens), et non un "kòra" comme m'avait dit Talilie. Le kora, m'a précisé

aujourd'hui Mañoritsoa, est un autre type de discours qui ne comporte pas de "fangataha". Mais hier soir avant de faire ses demandes, il commence par développer le thème d'une femme qui est enceinte depuis neuf ans, et qui, depuis neuf ans, ne peut avoir d'enfants. J'ai essayé aujourd'hui de savoir auprès de Taillie ce que cela voulait dire. Tout ce qu'elle a pu me répondre, c'est que naturellement ce n'était pas possible, mais que cela faisait partie du discours.

Mañoritsoa parlait là distinctement. Certains mots sont pourtant masqués par des cris du bébé de Zanoro, par les soubresauts du bélier qui essaie de se retourner ou par les appels de bêtes plus éloignées. Mais ensuite je ne saisis pas grand-chose en dehors du "margataka - je demande" qui commence de nombreuses phrases. Et puis vient la récitation d'une liste de formules qu'il marmonne à toute vitesse et qui sont tout à fait incompréhensibles. De temps en temps la sonnette tinte faiblement, non intentionnellement je crois, mais à cause de ses gestes. Vers la fin il demande à Tokoembelo, pour les inclure dans ses propos, combien il a de boeufs : quatre-vingt-dix juste (il y a maintenant dix petits veaux dont le plus âgé n'a pas deux mois), combien il a d'enfants : sept garçons et trois filles. Et la fin est marquée par une nouvelle aspersion d'eau.

Mañoritsoa revient maintenant sur le devant. Personne d'autre ne bouge encore, sauf Sindrekia et Limberaza qui vont égorger le bélier. On me demande de faire entendre l'enregistrement, et le magnétophone commence à parler pendant que l'on continue à s'agiter autour de l'animal. Il a été réorienté dans le bon sens, couché sur le flanc gauche, tête à l'Est, pattes au Sud. Ces pattes, on les lui maintient, celle qui est restée libre (de devant gauche) passe par-dessus les trois qui ont été attachées. On égorge le bélier, on recueille le sang, et Mañoritsoa en mouille un

petit bouquet de feuilles de sakoa. Avec cette poignée de feuilles il asperge de sang tous les végétaux qui avaient été rassemblés devant les nattes. Un peu de sang est aussi ajouté au grand bol d'eau aux feuilles de hamotse.

Le dépeçage du mouton commence. Lorsque le foie apparaît, Mañoritsoa y prélève une sorte de lanière longue d'une vingtaine de centimètres. Après s'être reculé de quelques pas dans l'ombre, il la fragmente en plusieurs morceaux, en projette un violemment à terre, en lance un autre en l'air, puis les autres dans différentes directions. Il m'a dit aujourd'hui qu'il les avait jetés vers la terre, le ciel et les divers "vintana".

Reste la mise en terre des plantes. Pendant que Sindrekia et Makemana continuent à découper le mouton, Mañoritsoa s'éloigne avec le bol qui contient les feuilles de hamotse et un peu de sang. Fiadana et Limberaza l'accompagnent, chargés des végétaux et d'un kitro (lame de fer étroite au bout d'un manche de bois; sert surtout aux enfants à déterrer des bulbes comestibles dans la forêt).

Je les suis avec ma lampe électrique. Ce n'est pas aux quatre portes comme me le disait Tokoembelo, mais aux quatre angles de l'enclos, qu'on va faire les plantations. On commence par l'angle Sud-Est. Avec le kitro, Limberaza a vite fait de creuser un trou profond de vingt-cinq centimètres. Mañoritsoa y verse le quart du contenu du bol, puis y met une branche de hazontà portant un tehaka, un lambakoake, un vahontsoy et un vahe ranga. Les trois derniers sont pourvus de leurs racines, car ils sont destinés à vivre et à pousser. La terre est rapidement repoussée sur le tout, et on s'en va vers le deuxième coin, derrière la case de Ranomita. Même suite d'opérations, qui seront encore répétées deux fois, au Nord et à l'Est de la maison de Sindrekia. La dernière épuise l'eau du bol.

Nous revenons vers la maison de Zafenala. Il est

neuf heures, et tout est terminé pour ce soir à l'exception du prosaïque découpage du mouton.

Je n'avais pas vu ce qu'il était advenu de la cuvette contenant les feuilles de tsimatevonoe et voafaria. Talilie m'a dit aujourd'hui qu'on y avait ajouté de l'eau et qu'après le sacrifice du bélier, cette cuvette avait servi pour "mañondrake" (asperger) les maisons.

Mais Mañoritsoa avait encore à faire ce matin. Et ce serait de bonne heure, me disait-il hier, avant le lever du soleil (qui apparaît à ce moment à cinq heures et demie). En fait, à cette heure-là, il part pour une visite chez Rengovy. Zafenala puis Talilie m'apportent successivement un morceau de viande de mouton sortant de la marmite, mais il est sept heures moins le quart lorsqu'on m'appelle parce que Mañoritsoa est revenu. Devant la maison de Zafenala, il est en train de façonner à la hache quatre piquets pointus longs de vingt-cinq centimètres et d'un diamètre de trois centimètres. Ces piquets, appelés fiaro, viennent d'un arbre de la forêt appelé manòngo ; bois épineux dont les épines ont été enlevées, ce qui fait que l'écorce porte un semis régulier de taches blanches.

Quand les fiaro sont prêts, l'ombiasa rentre dans la maison. Installé comme hier soir près de la porte Nord-Est, il aligne sur la natte quatre figures de sikily (une figure de sikily est composée de haut en bas par quatre lignes comportant chacune une ou deux graines). De la pointe d'un grand couteau, il touche successivement les graines de la ligne du bas de chaque figure : elles sont cinq, et sur un des piquets, avec la pointe du couteau, il grave cinq points dans l'écorce, du côté pointu. Ensuite il touche de la même façon les graines qui forment la deuxième ligne, en partant du bas, des figures du sikily ; elles sont sept,

et il grave sept points sur le même piquet, toujours du côté taillé en pointe. Prenant ensuite un deuxième fiaro, il recommence les mêmes opérations : de la pointe du couteau, toucher les graines de la ligne du bas, graver cinq trous, toucher les graines de la deuxième ligne, graver sept trous. Puis il prépare, toujours de la même façon, le troisième et le quatrième fiaro.

Il déplace alors quelques graines dans les quatre figures du sikily, les modifiant sans les détruire, et en rajoute une. Et il recommence une deuxième gravure sur chacun des quatre fiaro successivement, et toujours du côté pointu de ces derniers. Mais cette fois, pour chaque piquet, la pointe du couteau court de graine en graine uniquement sur celles de la ligne du bas, par deux fois ; et après chaque fois, il grave alternativement cinq et sept points. C'est uniquement pour le dernier fiaro que le couteau touchera d'abord la ligne du bas, puis la deuxième ligne, comme dans la première phase de l'opération.

Il reste à enduire les fiaro des produits actifs. La petite boîte de Nescafé est ouverte. Elle contient une graisse noire dont il enduit légèrement les fiaro dans la zone où il a gravé tous ses points. Puis il prend le "kio-manga", prélève du bout d'un doigt un peu de la substance noire qui le remplit, et en oint à nouveau la même zone des quatre fiaro.

Ceci étant terminé, en tapotant du bout des doigts la natte autour des figures de sikily qu'il n'a pas détruites, il récite à mi-voix une courte formule. C'est la fin des préparatifs.

Il me demande maintenant d'aller "mañondrake" (lancer de l'eau sur) mon domaine : le jardin et le verger, l'enclos des cactus, l'entourage de la maison et la maison elle-même, et je dois prendre soin d'en lancer sur les arbres. D'autres y ont déjà procédé pendant qu'il était encore

occupé dehors à tailler les fiaro. Il avait alors paru attacher une grande importance au fait que les récipients ne soient pas en fer, mais seulement en bois ou en écorce de courge. J'avais pourtant vu Sîndrekia s'éloigner, faute d'en trouver suffisamment sans doute, avec un bol en tôle émaillée ; et quand, dans l'après-midi, j'ai demandé à Mañoritsoa si la nature du récipient avait vraiment une grande importance, il m'a répondu que non, que bois ou fer, cela ne faisait rien.

Il demande à Zafenala de me donner le nécessaire. Pour moi ce sera une écuelle de bois à bec dans laquelle on trait les vaches. Sur l'eau flotte un peu de verdure et de poussière brune. Les feuilles sont de voafaria, de hamotse et de tsimatevonoe ; la poussière brune, celle obtenue en raclant au couteau un certain nombre de morceaux de bois qui sont d'andriatsilàitse, dadème, mahasalàma, tsivoanino, tsivoanandrofito, andriamifèfe, tsivoanizào.

J'ai donc fait mon tour en commençant par le jardin et finissant par la maison, lançant du bout des doigts trempés dans le bol des gouttelettes sur arbres, haies et palissades. Quand je suis revenu à la maison de Zafenala, Mañoritsoa avait revêtu le costume d'hier soir (la blouse, le bonnet et l'écharpe), mais il s'apprêtait à entamer un plat de riz et un plat de viande que Zafenala venait de poser devant lui. Le laissant à son repas, je suis reparti à la maison, mais dix minutes à peine s'étaient écoulées qu'on m'appelait.

Près de l'entrée qui ouvre vers la rivière, Fiadana creusait un trou. L'ombiasa attendait à côté de lui, dans son costume, avec les deux mêmes colliers qu'hier soir, dont un toujours en sautoir, tenant d'une main les quatre fiaro. Le trou n'a pas besoin d'être bien grand. Fiadana y dépose un fiaro suivant les indications de Mañoritsoa : la pointe en haut (qui n'est plus blanche, mais noire :

elle a été frottée de charbon de bois), inclinée vers l'extérieur, dépassant le niveau du sol de sept ou huit centimètres ; la terre est repoussée et tassée autour du morceau de bois maintenu dans cette position.

On se dirige ensuite, pour faire le même travail, vers l'autre entrée de charrette, celle qui ouvre vers l'Ouest ; puis vers la porte pour piétons du Nord, puis vers le nouveau passage devant la maison de Sindrekia. Dans tous les cas, le fiaro a été mis en terre sur le côté droit du passage. Je demande si c'est une obligation. Non, répond Mañoritsoa, à droite ou à gauche, ça n'a pas d'importance. Le tout est terminé à sept heures et demie.

Il faisait très chaud cet après-midi (38°). Je suis allé retrouver tout le monde à l'ombre des sakoa au bord du jardin. Zafenala, qui paraît ne pas très bien supporter sa grossesse, dormait sous un sakoa, couchée sur le flanc, négligemment recouverte d'un lamba jusqu'au nombril. Sous l'autre arbre, Mañoritsoa et Fiadana avaient pris place sur des nattes. Tokoembelo dormait à côté d'eux. A quelques pas étaient assises dans l'herbe Talilie, Lianjaræ (fille aînée de Tsiampy) et une jeune fille d'Antanandava qui avant midi m'avait apporté un fer à repasser à réparer.

J'avais apporté papier et crayon pour noter les noms de toutes les plantes qui avaient été utilisées hier soir et ce matin. J'ai demandé aussi quel était le but du tehaka, la petite vannerie suspendue dans les branches de hazontà. Il est spécialement destiné à nous garantir de la foudre et des maladies.

Mañoritsoa me montre deux petits cahiers d'écolier dont chacun n'a que quelques pages écrites. Il y a des dessins de figures de sikily, des noms se rapportant au vintana, des formules. Je vais lui chercher l'ouvrage en deux volumes de Decary sur l'Androy et la thèse de Michel

Guérin. Dans le premier il analyse la liste des figures du sikily avec leurs noms ; dans la seconde il examine le plan d'orientation des signes du zodiaque par rapport aux points cardinaux, et un tableau de correspondance entre ces signes du zodiaque et les noms des "anarambinta"¹. Il est bien d'accord sur tout. Je retrouve d'ailleurs une partie de ces éléments dans ses cahiers. Les seules différences sont de légères déformations de certains mots. Il veut bien que je recopie ses écrits, et je commence par une page de correspondance entre douze figures de sikily, les douze anarambinta de garçon et les douze de fille, et douze formules dans lesquelles apparaissent les douze noms des signes du zodiaque. Ce n'est pas tellement lisible, et je lui demande pour tous la prononciation correcte. Lorsque celle-ci est nettement différente de ce qui est écrit, je fais suivre le mot écrit du mot prononcé mis entre parenthèses. Voici le tableau que je recopie (à gauche, la figure du sikily ; sur la ligne du haut, l'anarambinta de garçon et l'anarambinta de fille ; sur la ligne du bas, la formule dont le dernier mot comporte le nom d'un signe du zodiaque. C'est moi qui indique les syllabes accentuées) :

°°	dàmy	haòva	
°°	alibotèni	asoratèni	soraie (asorày) zanakalahamàli
°°	sàbo (sàmbo)	sàna (et non "saña", confirmé par Fiadana)	
°	adabarà	alakaforo (alìkafòro)	zanakiasaòro)
°°	sòja	sìja	
°°	ihenà	anjarà	zanakializaòza

1. anarambinta : "nom du destin". Il y en a douze pour les garçons et douze pour les filles. Celui qui échoit à chaque enfant est déterminé par un ombiasa au moment de la naissance.

°
° mōsa māsī
°
° ahinà atsarà alasa (alahakà) zanakiasaratà

°
° ali tèma (farèma)
°°
°° alikalili fandilila zanakalahasàde

°°
°° bola (mbòla) vòla
°°
°° alibòra isomàe zanakiasobòla

°
° moja (mònja) miza (et non "mija")
°°
°° alibanà alahakà alizaba (alijabà) zanakialimizà

°°
°° labo (làmbò) silàbo (sày)
°°
°° imalì imalàde zanakialikaràbo

°°
°° miha màho
°°
°° aliborà isomae (isomày) zanakialikaòsi

°°
°° màra kàji
°°
°° sodorobè sotobolako (sodorobolàka) kotomitaokèna
°° zanakialijàdi

°°
°° làha vâha
°°
°° lohakabia (lohanikabìa) farakadamo (faranikadàmo)
°° zanakiadàlo

°°
°° màka màri
°°
°° kelekelebokàra faraniadrìa zanakialohòtsi

Ensuite, une liste des signes du zodiaque (ce sont les mêmes noms en Mahafaly et en Tandroy, dit-il) :

- alijàdy
- adàlo
- alohòtsy
- alahamàly

- asaoro
- alilanòza (ou alizaòza)
- asaratà
- alahasàde
- asombòla
- alimizà
- alikaràbo
- alikaòsy

Ensuite c'est une liste de formules :

aiananoi (àia nanòy)	alahamali	tsieore (tsy eo rè)	miarakanobi (miàrak'aòmbe)
aiananoi	asaoro	tsieore	madahiaoli (mandàhy aòly)
-- " --	alizacaoza	-- " --	famamadrikibo (fa mamandrikibo)
-- " --	asarata	-- " --	famifirahatsake (fa mamira hàtsake)
-- " --	alahasade	-- " --	mamboatsefale (mambòatse fàle)
-- " --	asombola	-- " --	famivilivola (fa mivànga vòla)
-- " --	alimiza	-- " --	famomorolili (fa mañòro lily)
-- " --	alikaorabo	-- " --	magalakefotake (mangàlake fòtake)
-- " --	alikaosi	-- " --	mamozetefe (mamònje tèfe)
-- " --	alizadi	-- " --	taitsefate (taitse fàte)
-- " --	adalo	-- " --	mitarehalirano (mitàrike hàly ràno)
-- " --	alohotse	-- " --	manaretalahabare (manàre talahambàre)

Cela veut dire apparemment : où est alahamaly (ou asaoro, alizaoza, etc, ce sont les signes du zodiaque) ? il n'est pas là, il est à garder les boeufs (parti chercher de la boue, parti forger...)

Et encore une formule :

avoriaboneaba(vy) (?) avi aho biasa magatake olo-
reto (avorio ambône ambâne avy iràho ombiàsa mangàtake
òlo rèto) (rassemblez-vous en haut et en bas, moi l'ombiasa
j'arrive et demande tous ces gens).

Dans le premier tableau, Mañoritsoa me fait remarquer que la correspondance entre la figure du sikily, les anarambinta et le signe du zodiaque qui apparaît à la fin de la formule est commune à tous les ombiasa. Par contre la formule elle-même lui est propre, ou plutôt il la tient de l'ombiasa qui l'a instruit. D'autres ombiasa ont d'autres formules, et il en est de même pour la dernière liste (aiananoi alahamali...).

Ce qu'il a récité très vite et à mi-voix hier soir, ce sont justement ces formules, me dit-il, les douze du tableau du sikily et celles du dernier tableau.

Mañoritsoa va ensuite à la maison de Zafenala chercher plusieurs feuilles de papier grand format pliées en quatre, feuilles jaunies, certainement anciennes, écrites au crayon. C'est l'enseignement de son maître ombiasa, me dit-il, et il m'invite à en prendre copie. Il y a des listes de noms d'arbres dont le bois est utilisé par les ombiasa, des listes d'anarambinta, me dit-il. Seulement c'est difficile à déchiffrer. Les lettres, formées par une main malhabile, sont grandes et d'ailleurs en général bien reconnaissables ; mais elles se suivent sans se toucher et sans marquer d'espacement entre les mots. Avec l'aide de Mañoritsoa je transcris la première liste. Ce sont des noms de personnes, des noms qu'il appelle aussi anarambinta.

La voici :

Hisolàjy - Kiloalàjy - Habalàjy - Moamàdy - Bila-
bàlo - Imàka - Volìmo - Safàry - Folohatàonimomàdy -
Hisolàjy - Kilòjy - Làihabalàjy - Sahirolày - Milalifofala-
hàbe - Ragasisinibe - Fanapàbo - Vesevètagosè - Adrimaha-
tônga - Famaharimanatrikiòlo - Mamatrakòdy - Makanòra -
Remanàvotse.

Je ne suis pas sûr qu'il n'y ait pas d'erreurs.
Car Mañoritsoa n'a pas l'air de connaître tous ces noms.
Il ne sait guère lire. Il déchiffre syllabe par syllabe,
après que je lui aie lu une ligne, pour chercher la sépa-
ration entre les mots, et il ne paraît pas toujours très
sûr des mots qu'il forme. Pour les premiers seulement il
n'y a pas de difficulté, chaque mot étant entouré d'un
cadre. Après c'est plus difficile ; d'autant plus que s'il
y a des majuscules elles ne correspondent pas forcément au
début d'un mot. Ainsi le R, le K, le H, le B, sont majus-
cules, en tête ou dans le corps d'un mot.

Voici par exemple la copie de la première ligne :

Hi dol a j k i do a la j H a Ba la j

et celle de la cinquième (qui correspond aux deux noms de
Sahirolay et Milalifofalahabe, d'après Mañoritsoa):

sa Hi Ro la j m i do la li Fo va j la H a Be

Il est trois heures lorsque cette transcription est terminée, et Mañoritsoa part en disant qu'il va à Marofàne (neuf kilomètres à l'Est d'Analamahery) et qu'il reviendra dans quelques jours. Il m'a laissé la feuille comportant la dernière liste de noms, ce qui me permet de dessiner ce choix de lignes.

CHAPITRE XV

DECEMBRE 1972

SINDREKIA VEUT PRENDRE UNE DEUXIEME EPOUSE REGLEMENT DE LITIGES

" Sindrekia est amoureux. Il m'a parlé pour la
" première fois au début de novembre d'une toute
" nouvelle "sakaïza" (maîtresse), et m'a dit tout
" de suite qu'il songeait à la prendre pour deu-
" xième épouse. Elle habite le même village que la
" grand-mère de Sindrekia (Raholily, mère de Vo-
" laily), Lahimanàra, trois kilomètres au Nord
" d'Andalatanosy, au bord de la grand-route qui va
" vers le Nord. Elle s'appelle Vonisoà.
" Mais Vonisoa a été absente une bonne partie du
" mois de novembre. Sindrekia l'a retrouvée dans
" les derniers jours du mois, lui a parlé mariage,
" et elle a accepté.

Dimanche 10 décembre

Sindrekia est parti hier matin pour le marché d'Andalatanosy avec sa bicyclette. Il m'avait prévenu qu'il ne rentrerait qu'aujourd'hui, car il pensait aller passer la nuit à Lahimanara. Il n'est arrivé qu'en fin d'après-midi, et ce sont les jumeaux qui m'ont rapporté la bicyclette, car lui avait été aussitôt requis pour un kabary (réunion où l'on discute) qui se déroulait chez Vondraza.

Il paraît en effet qu'il y a deux jours les boeufs de Vondraza ont fait des dégâts dans un champ de maïs de Limberaza, à Ambararàta.

Et ce soir, Tokoembelo est venu me trouver assez excité. Les boeufs de Vondraza ont bien ravagé un champ de Limberaza, mais Vondraza refuse absolument de donner une réparation. Fiadana, Limberaza, Sindrekia, Makemana, Sandiry, qui avaient accompagné Tokoembelo pour un long kabary chez Vondraza, étaient maintenant chez Rengovy. Le refus de Vondraza est d'autant plus inexplicable qu'au début de cette année, les boeufs de Tokoembelo ont abîmé un champ de patates de Vondraza. Sans faire d'histoires, dit Tokoembelo, il avait alors offert en réparation à Vondraza une chèvre ; et comme celui-ci trouvait que c'était insuffisant, Tokoembelo avait donné un boeuf.

Et quelles sont les raisons du refus de Vondraza? Il n'invoque aucune raison, il dit seulement qu'il ne donnera rien, c'est tout. Tokoembelo ajoute que Vondraza est souvent comme ça. Quant à lui il est très fâché, au point même de déclarer être prêt à porter l'affaire devant le fanjakana (l'Administration).

Je lui dis que c'est sûrement une mauvaise solution, qui ne ferait qu'envenimer la querelle. Est-ce que le fokonolona (assemblée de tous les hommes du village) ne peut pas arranger l'affaire, comme cela se fait d'habitude? Si, sans doute, et tout le monde se réunira demain matin, me dit Tokoembelo.

Lundi 11 décembre

J'allais aujourd'hui à Antanimora à bicyclette. Quand je pars à cinq heures et demie, plusieurs hommes sont déjà assis avec Tokoembelo devant la case de Ranomita. Et j'ai appris en rentrant que tout avait été réglé. Ils

n'étaient même pas allés constater les dégâts à Ambararata, Vondraza ne les contestant pas. Et devant l'avis unanime, Vondraza s'était résolu à donner un boeuf à Limberaza ; un tout jeune boeuf, âgé de deux ans, mais identique à celui que Tokoembelo lui avait donné il y a quelques mois.

Je n'avais pas vu Sindrekia hier soir. Ce matin il était venu me dire bonjour, et je lui avais demandé quelles nouvelles il rapportait de Lahimanara. "Pas trop bonnes, mais nous en reparlerons ce soir", m'avait-il répondu. Beaucoup de monde en effet allait et venait autour de nous.

Et voici ce qu'il me dit ce soir. Fiadana, qui était également au marché samedi, l'avait accompagné à Lahimanara pour faire la demande en mariage au père de Vonisoa (Fiadana, frère de Tokoembelo, est aussi un "père" de Sindrekia). Et ce dernier refuse, par principe ; parce que lui avait fiancé Vonisoa il y a quelques années, et que Vonisoa ne veut pas entendre parler du mari qu'il lui destine.

La situation ne me paraît pas cependant irrémédiablement compromise. Il ne s'opposera pas éternellement à ce que sa fille se marie. Vonisoa désire ce mariage, elle peut le lui rappeler de temps en temps. Et il n'a rien contre Sindrekia car, s'il ne veut pas lui donner sa fille en mariage, il n'avait vu aucun inconvénient à ce que Sindrekia vienne passer la nuit avec elle depuis quelques semaines, et n'en voit aucun à ce que cela continue. Que Sindrekia poursuive donc ses visites et quand le père le connaîtra mieux, il finira peut-être par donner son consentement. Voilà ce dont nous avons sérieusement discuté, et ce que Sindrekia paraît décidé à faire, avec l'espoir que cela finira par s'arranger. D'après ce qu'il me dit, Vonisoa peut avoir dans les quinze ou seize ans.

Tokoembelo avait été appelé cet après-midi pour un autre kabary, à Antanandava. Ce qu'il m'a expliqué ne m'a d'ailleurs pas paru très lumineux. Quatre jeunes gens travaillant dans la région du lac Alaotra ont volé du riz. Deux d'entre eux sont d'Antanandava. Un des voleurs a été pris et est en prison, tandis que les trois autres ont pu s'enfuir. Celui qui est en prison est un des garçons d'Antanandava, mais lui justement n'avait rien volé du tout. Le second garçon d'Antanandava avait bien participé au vol, et il vient d'arriver au village, venant du lac Alaotra. Alors les gens d'Antanandava ont décidé d'avertir les gendarmes d'Antanimora en les priant de venir s'en saisir. Quelqu'un est parti à Antanimora porteur d'un message.

Tokoembelo participait à un autre kabary encore jeudi dernier. C'était à Vohipandranina cette fois, et il y était allé avec Rengovy et quelques autres. Un jeune garçon de Vohipandranina avait volé le miel d'une ruche aménagée dans la forêt par un homme d'Analamahery. Il semble que l'affaire ait été réglée sans difficulté, sinon avec rapidité. Car tout le monde est d'accord pour qu'il y ait réparation, mais on se réunira une autre fois pour en fixer le montant (et la nature ; Tokoembelo ne savait pas si ce serait de l'argent ou une bête, chèvre par exemple).

Mercredi 13 décembre

Tokoembelo me dit que le messager envoyé d'Antanandava à Antanimora était revenu non pas avec les gendarmes, mais avec un papier des gendarmes destiné à Rengovy et Tokoembelo, leur demandant d'amener le voleur à Antanimora. L'affaire en reste là pour le moment. Car "ça ne me regarde pas, dit Tokoembelo ; je suis chef de village, mais j'habite Analamahery, et lui Antanandava". Je lui ai demandé : "Mais si les gendarmes étaient venus, ce garçon

qu'on accuse de vol les aurait attendus? Il ne se serait pas sauvé? - Si bien sûr" répond Tokoembelo.

Je lui demande encore pourquoi les gens d'Antanandava tiennent-ils à le voir en prison. Sont-ce les parents de celui qui serait injustement détenu qui mènent le mouvement? "Non, dit Tokoembelo, c'est tout le monde ; ils ne l'aiment pas. - Mais pourquoi? il y a eu des querelles? - Non, il n'y a pas eu de querelles, mais ils ne l'aiment pas, depuis longtemps".

Dimanche 17 décembre

Tokoembelo me dit que le voleur de riz du lac Alaotra est finalement parti jeudi pour Antanimora, accompagné par ses parents et par Rengovy. Je me suis étonné qu'il aille ainsi se livrer aux gendarmes. "C'est que, me dit Tokoembelo, ils ont tous peur du fanjakana. Il y avait le papier du fanjakana, avec des cachets, des signatures, alors ils ont peur".

CHAPITRE XVI

DECEMBRE 1972 - ENTERREMENT DE DIPATSE

" Dipatse, un des anciens d'Analamahery, est
" mort vers la mi-septembre. Il avait été mis dans
" son cercueil le 28 septembre (voir chapitre 3).
" Ses deux fils qui travaillaient "au Nord" sont
" arrivés au début de décembre, et l'enterrement
" a été fixé au jeudi 21 décembre.

Lundi 18 décembre

Les chanteurs de beko demandés pour l'enterrement de Dipatse sont arrivés hier. Ils viennent d'un village à l'Est d'Andalatanosy. Ils ont commencé leur travail hier soir, et ce soir ils devaient continuer. Je suis donc moi aussi allé à l'enclos de Dipatse vers neuf heures.

Le ciel est couvert, mais comme au-dessus des nuages il doit y avoir la lune presque pleine, l'obscurité n'est pas trop dense. Devant la maison est construit un abri très léger, avec des tiges plus ou moins épineuses, sans feuilles, qui ne doivent filtrer beaucoup ni le soleil ni la pluie. Cet abri s'ouvre largement vers le Nord, dans le prolongement de la maison, alors que d'habitude l'ouverture se fait vers l'Ouest. Devant la porte Nord-Ouest de la maison, une petite cloison sépare une logette qui, elle, regarde vers l'Ouest ; c'est là qu'habite la veuve de Dipatse.

Devant l'entrée de l'abri sont alignés sur plusieurs rangs, côte à côte, des dos enveloppés de lamba

blancs : ils sont vingt à trente avec une bonne proportion de jeunes, assis, immobiles, tournés vers la maison. Des nattes tapissent le sol de l'abri. Une dizaine de personnes, hommes et femmes, y sont assises ou allongées sans ordre. Tokoembelo est assis à l'entrée de l'abri sur l'extrémité d'une natte. Il m'appelle et me fait prendre place à côté de lui.

Tout est calme. Quelques conversations à voix basse ne troublent guère le silence. Mais soudain commencent les beko, et je m'aperçois alors que les trois hommes assis au centre de l'abri sont les chanteurs, les trois qui viennent d'Andalatanosy. Le chef de troupe, soliste, ne doit pas avoir trente ans et s'appelle Tsivovona. Les deux garçons qui l'accompagnent ont entre vingt et vingt-cinq ans. Tous trois chantent avec un poing devant la bouche. De plus Tsivovona a généralement son autre main posée à plat sur une oreille. Les beko sont dans leur forme semblables à ceux que j'avais entendus au début d'octobre chez Tsarasene à l'occasion du sandratse. Le débit est toujours très rapide, mais finalement on ressent une certaine monotonie, malgré le cœur et la virtuosité qu'y mettent les chanteurs ; car ce sont sûrement des professionnels de qualité.

Lorsqu'ils s'arrêtent, au bout de cinq minutes, ils sont relayés par deux autres chanteurs assis également sous l'abri. Ceux-là sont plutôt des amateurs. Je ne sais pas d'où est le soliste, Menarà, un homme de vingt-cinq à trente ans, petit, avec une figure pas très bien réussie par la nature ; mais je connais bien son second, Bèlo, un garçon d'Antanandava de vingt ans à peine, à qui un visage très long donne un air un peu niais. Il est encore plus difficile de saisir leurs paroles que pour l'équipe de Tsivovona. Car si le débit des premiers est extrêmement rapide, leur articulation n'en est pas moins très nette, ce qui n'est pas le cas des seconds. Autre différence : le

plus souvent Belo ne parle pas et se contente d'un accompagnement seulement modulé, alors qu'il est en partie articulé dans la première équipe, tout au moins à la fin de chaque membre de phrase ; soit que les accompagnateurs la prononcent en même temps que le soliste, soit qu'ils reprennent indéfiniment un même petit groupe de mots.

Les deux troupes continuent à se relayer. De temps en temps un auditeur se déplace pour venir glisser une pièce de monnaie dans la main d'un chanteur. Il était encore arrivé un peu de monde après moi. Sous l'abri, qui pourrait d'ailleurs en contenir davantage, hommes et femmes sont mêlés. Dehors, à l'Ouest, un petit groupe est formé uniquement de femmes, mais quelques autres sont dispersées çà et là parmi les hommes devant l'abri et à l'Est. Les rangs serrés du début devant l'abri se sont disloqués. Au bout d'une heure plusieurs nattes avaient été étendues à l'Est, à quelques mètres les unes des autres, et elles étaient devenues les noyaux d'autant de petits groupes parlant de leurs affaires.

D'assez nombreux enfants vont et viennent à la périphérie des groupes, mais il n'y a pas ce soir de "fihisà", de jeux, dans la rivière proche. Dans la nuit de samedi à dimanche j'entendais vers une heure et demie un cortège de tambours et de chants qui longeait notre enclos en sortant d'Analamahery. C'étaient les enfants de Manalihara qui repartaient. Ils étaient venus "mihisa", jouer, à Analamahery, parce que l'enterrement de Dipatse était proche.

A partir de onze heures l'assistance se réduit chez Dipatse. Les départs se font par petits groupes, surtout du côté des femmes au début. Sous l'abri qui se clairseme aussi certains s'allongent pour dormir, malgré les beko qui résonnent près de leurs oreilles et qui continuent encore lorsque je pars à minuit, un des derniers.

Mardi 19 décembre

Sindrekia était parti hier soir à Lahimanara. Il est rentré aujourd'hui en apportant une bonne nouvelle. Il n'aura pas fallu attendre longtemps que le père de Vonisoa change d'avis : il accepte maintenant le mariage. Quand le moment sera venu - d'ici un à plusieurs mois, dit Sindrekia - comme il a été très fâché contre sa fille il projettera sur elle un peu d'eau pour effacer cette discorde ("tsipiràno", c'est une sorte de bénédiction que pratiquent les parents, en particulier lorsque leurs enfants partent au loin), et Sindrekia lui donnera un mouton. Sindrekia pense que s'il n'y avait pas eu cette discorde à oublier, le père de Vonisoa aurait peut-être donné sa fille sans rien demander en échange.

Une femme de la famille de Dipatse est venue ce matin demander à Zafenala un seau et une marmite. Elle a dû faire le tour du village en demandant la même chose à tous les enclos. C'est la coutume, car il va y avoir beaucoup de monde à nourrir pendant deux jours. Tokoembelo a attaché un bout de fil de fer à l'anse de sa marmite pour être sûr de la reconnaître lorsqu'elle reviendra.

Le chanteur de beko Tsivovona est un parent de Talilie, et il est venu ce matin avec ses coéquipiers lui faire une visite. Puis il est passé chez moi et nous avons parlé un moment. Il est payé tantôt en boeufs, tantôt en argent, m'a-t-il dit ; ici ce sera en argent. Il devait recommencer les beko peu après, et ne plus guère s'arrêter jusqu'au soir, et il acceptait volontiers que j'apporte le magnétophone. C'est donc ce que j'ai fait. Ils ont commencé à dix heures, comme je venais d'arriver. On m'avait dit qu'il y aurait aujourd'hui la visite de tous les gens d'Antanandava. En fait, sous les famata à l'Est de la maison,

nous étions bien peu, cinq ou six hommes d'Antanandava représentant cependant le plus gros du groupe. Tsiombotse, le tsimahaivelo, était là également.

J'ai enregistré deux beko. Quand je suis reparti avant midi, les chants résonnaient sur une assemblée réduite. Mais quand je suis revenu à trois heures l'assistance avait beaucoup augmenté. Bien qu'étant encore à l'avant-veille de l'enterrement, déjà une vingtaine de femmes alignées avaient commencé le "tsinjaka", la danse. Rengovy me fait asseoir près de lui et demande à écouter ce que j'ai enregistré ce matin. Je lui fais entendre le deuxième beko, mais c'est la fin du tsinjaka - peut-être de toute façon allait-il s'arrêter - toutes les danseuses se précipitant autour de nous pour écouter.

J'enregistre ensuite six nouveaux beko, trois de Tsivovona et trois de l'équipe Menarà-Belo. Je repars après cinq heures pour revenir à neuf heures comme hier. On m'avait dit qu'il y aurait à nouveau des beko, et pourtant j'ai cru en arrivant qu'il ne se passerait plus rien pour ce jour : tout était silencieux, tout paraissait désert (il faisait très clair, malgré les nuages blancs qui couvraient sur le disque de la lune). Devant l'abri de la case de Dipatse, trois formes parallèles étendues sous des lamba dormaient sur une natte ; sous l'abri, plusieurs autres formes étaient également allongées ; seules deux femmes veillaient. Les chanteurs de beko sont en train de manger, m'ont-elles dit, mais ils vont venir tout à l'heure.

Des gens sont arrivés peu à peu ; quelques-uns d'abord ont pris place sous l'abri, mais la plupart sont restés dehors, les femmes groupées vers l'angle Nord-Est. Peu d'enfants, car cette fois il y avait "fihisà", et leur troupe précédée de ses tambours est même venue faire plusieurs incursions dans les parages avant de se cantonner du côté de la rivière.

Les chanteurs sont arrivés vers dix heures seulement, ont pris place sous l'abri comme la veille et ont commencé à chanter sans tarder. Menarà paraît fatigué. Quand son tour est terminé et que Tsivovona prend le relais, il se laisse aller en arrière, s'allonge, et il faut le secouer : "réveille-toi, Menarà", quand c'est à lui de nouveau.

A chaque instant, lorsque c'est l'équipe de Tsivovona qui se fait entendre - l'équipe-vedette incontestablement - quelqu'un s'avance, venant du dehors, marchant courbé par politesse pour circuler avec plus ou moins de facilité entre les groupes (dont la configuration se modifie souvent, les passages s'obstruant au gré de ceux qui viennent s'asseoir quelques minutes près d'un groupe d'amis), et dépose une ou plusieurs pièces de monnaie dans la main d'un des accompagnateurs. De temps en temps quelqu'un vient échanger un billet contre cette monnaie. Tsivovona ne s'occupe pas de ces opérations, mais les deux autres, sans cesser de chanter, comptent cinquante ou cent francs, à la lueur d'un briquet (il y avait à mon arrivée une petite lampe-tempête pendue sous l'abri, mais quelqu'un a dit de l'enlever lorsque les chanteurs ont pris place). En général, c'est toujours la même femme, de la famille de Dipatse, qui vient ainsi se réapprovisionner en monnaie. J'avais remarqué hier qu'elle distribuait ensuite les pièces, parfois, à charge sans doute pour ceux qui les recevaient de les donner à nouveau aux chanteurs.

L'assistance est beaucoup plus nombreuse qu'hier, mais vers minuit elle se réduit assez vite. Ceux qui restent au dehors se réorganisent en un seul groupe rangé avec régularité, qui paraît décidé à bien prolonger la soirée. Vers minuit et demi je pars à mon tour et vais traverser la rivière à l'endroit où les enfants continuent à se faire entendre. Quand j'arrive, les tambours marchent toujours, mais il n'y a plus de ringa : la lutte est terminée, et des

groupes stationnent qui paraissent en discussion, tandis qu'une petite troupe s'éloigne. Il vient d'y avoir une bagarre à propos du ringa avec les garçons de Manalihara, me dit-on, et un des lutteurs a eu le bras cassé d'un coup de bâton. Espérons que ce n'est pas vraiment une fracture. Mais l'accident a mis fin à la soirée : les plus petits jouent sans s'occuper de rien, mais les grands ne font pas mine de reprendre leurs exercices, et je continue mon chemin jusqu'à l'enclos de Tokoembelo.

Mercredi 20 décembre

Aujourd'hui, veille de l'enterrement, c'est le grand rassemblement, les danses, mais aucun défilé de troupeaux de boeufs n'est prévu. Quand j'arrive à onze heures et demie, l'assistance est considérable. Sous les famata à l'Est, on pourrait certainement compter plusieurs centaines d'hommes. A l'Ouest les danseuses sont peut-être une cinquantaine, mais derrière elles beaucoup de femmes debout sur plusieurs rangs grossissent la troupe sans participer à l'action. De plus, des groupes réduits et mélangés, mais comprenant surtout des femmes et des enfants, sont dispersés au hasard des taches d'ombre.

Avant d'arriver au coeur de la réunion, j'avais été arrêté par un tout petit groupe isolé sous un arbre : Volaily, venue d'Ankara le matin, et Imaria et Tonaze avec leurs bébés âgés respectivement de six et quatre mois. Les deux jeunes mères avaient apporté dans un pot, l'une un liquide brun-rouge à elles destiné, l'autre un peu de lait caillé très clair. Imaria essayait de faire absorber le lait à son rejeton qu'elle avait sur ses genoux étendu sur le dos. Il pleurait tout ce qu'il pouvait mais imperturbable, Imaria continuait à enfourner avec une petite cuillère la nourriture ; et celle-ci étant expulsée aussitôt avec

force hoquets et sanglots, Imaria essayait d'en recueillir le plus possible dans la cuillère pour le jeter, puis recommençait sans perdre un instant. J'ai fini par lui dire qu'à mon avis, il aurait été préférable d'attendre que le bébé ait fini de pleurer et de réessayer alors. Elle en a convenu, a laissé ses ustensiles, et essuyé la figure et la poitrine du bébé, et ses propres jambes.

Quant au contenu de l'autre pot, j'avais déjà vu Imaria et Tonaze en consommer, et elles m'avaient expliqué que cette boisson faisait du bien aux femmes qui ont récemment accouché. Il s'agit d'eau dans laquelle on a fait cuire de jeunes branches de sakoa, additionnée ensuite de lait.

Des hommes passent avec un jeune boeuf marchant devant eux, une corde attachée à une patte de derrière. Ils le conduisent devant l'assemblée des hommes. Ce sont des parents de Dipatse, venant d'un autre village, qui amènent leur participation aux funérailles. La proche famille d'Analamahery - c'est-à-dire essentiellement les deux fils de Dipatse - examine l'animal. S'il ne leur plaisait pas, ils le diraient et les parents iraient en chercher un autre. S'ils l'acceptent, ils le signifient en demandant aux fusils de faire feu. Plusieurs détonations justement font s'élever un nuage de fumée et de poussière : l'animal est accepté.

Avec sa nombreuse assistance, la réunion est très animée. Et à moins d'être tout à côté des chanteurs de beko, assis au milieu du groupe des hommes, on ne les entend pas. Les femmes, sur une longue ligne, dansent avec une particulière conviction. A chaque instant sortent du groupe des hommes quelques danseurs qui vont faire leur tour vers les danseuses, en poussant des cris, en agitant leur bâton tenu verticalement ou en tirant un coup de feu. Lorsqu'ils reviennent, avant de se rasseoir, ils énumèrent leurs richesses, c'est-à-dire surtout la composition de

leur troupeau. Et comme d'habitude certains le font en détail, avec gloriole, d'autres globalement et avec modestie.

Les conversations particulières, ou du moins par groupes, vont bon train. Mais il y a quelques perturbateurs. Vondraza d'abord qui, dressé derrière le groupe des assis, se lance dans une harangue vengeresse dont seuls peuvent saisir quelque chose ceux qui se trouvent juste devant lui. Je suppose que c'est au sujet de son récent litige avec Tokoembelo et du boeuf qu'il a dû donner. Tout ce que j'entends, c'est souvent "mon champ, mon champ", et tout d'un coup, sans doute à la suite d'une réflexion de ce dernier : " je ne cherche pas de querelle, Tokoembelo". De toute façon la querelle, si querelle il y a, passe par-dessus les têtes. Manifestement tout le monde fait la sourde oreille, personne ne se retourne, sauf Rengovy qui s'est levé et essaie d'un air bonasse de persuader Vondraza qu'il devrait se rasseoir, ce que ce dernier finit par faire.

Un peu plus tard Vondraza tentera de récidiver, en mélangeant un peu les sujets quand son tour sera venu de dire ce qu'il possède, sur le devant de la scène cette fois. Mais devant l'absence de réaction, sinon celle de Rengovy qui essaie de l'arrêter, il n'insiste guère.

Un autre qui est plus coriace, c'est un homme noir d'une cinquantaine d'années, vêtu d'un costume bleu d'aspect militaire, et qui est extrêmement excité, apparemment par suite d'un abus de "toaka". Il vocifère et gesticule, en allant et venant d'un bout à l'autre du groupe. Là aussi c'est la passivité qui lui est opposée. Seuls, Rengovy et Rehovora, l'ancien soldat, tâchent de le calmer, et Rehovora doucement mais fermement arrive de temps en temps, à bras-le-corps, à l'entraîner de l'autre côté de l'enclos. Travail toujours à reprendre, car au bout de quelques minutes on le voit réapparaître, toujours aussi excité. Un autre, plus jeune, se manifeste aussi de la même manière

et est neutralisé de la même façon.

Car l'alcool coule à flots. Déjà lundi et mardi soir, sous l'abri où opéraient les chanteurs de beko, une petite bouteille de coca-cola pleine de toaka arrivait de temps en temps, avec une tasse, et était vidée, une petite gorgée pour chacun et chacune, car beaucoup de femmes buvaient aussi volontiers. Si les acolytes de Tsivovona ne repoussaient pas non plus la tasse, lui était plus raisonnable et je l'ai entendu déclarer qu'il ne boirait pas avant d'avoir fini de chanter.

De même maintenant de semblables petites bouteilles sont vidées dans certains groupes. La source paraît se trouver sous un arbre à la limite de l'enclos, côté Ouest. Dans son ombre, contre la haie d'agaves, sont assis plusieurs dizaines d'hommes particulièrement bruyants et agités.

Pendant plus d'une heure la danse est très animée, côté femmes (elles chantent en dansant) et côté hommes, puis le mouvement se réduit peu à peu, le brouhaha diminue. Au premier rang des danseuses, et juste au milieu de la rangée, se trouve une figure curieuse que j'ai déjà vue en semblable circonstance en me demandant s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme. Le visage, aux traits bien marqués, est plutôt celui d'un homme qui aurait dépassé la cinquantaine, mais la tête est enserrée dans une écharpe blanche par-dessus laquelle est posé un chapeau de vannerie. On voit parfois des femmes ainsi coiffées. Le vêtement est une sorte de longue redingote de drap épais, de sexe imprécis mais plutôt masculin ; mais lorsque s'en écartent un peu les pans, il semble que ce soient les plis d'une robe qui battent sur les genoux - pourtant ce pourrait être aussi un lamba noué à la ceinture, comme les hommes peuvent le mettre parfois. Quant à ce que fait le personnage, c'est uniquement la danse des femmes, avec les femmes, et il y met une particulière application. --

Je sais depuis peu de qui il s'agit. C'est Sindrekia qui m'en a parlé. C'est un homme, mais un "sàry ampèla", littéralement "image de femme", c'est-à-dire un homosexuel, et qui a eu un destin étrange. Il habite une vingtaine de kilomètres au Nord d'Analamahery, et il vit comme une femme : tisse des nattes, sait aussi tisser les pagnes. Il offre volontiers ses nattes à des hommes en leur demandant de venir dormir avec lui, mais il semble qu'il ait rarement satisfaction. Il se rase de près chaque jour, parle d'une petite voix pointue, et aux enterrements il danse le tsinjaka avec les femmes. Il faut le saluer d'un "bonjour madame" et non "bonjour monsieur" ("akòry Rafòtsy" et non "akory Ra-ngàhy").

Voici ce qu'on raconte à son sujet, avait poursuivi Sindrekia. C'était autrefois un jeune garçon normal. Un jour, un grand ombiasa s'était entendu avec une femme pour venir la retrouver le soir. Mais le soir, ce garçon est venu à la maison de la femme et lui a demandé de partir, en disant qu'il la remplacerait. Quand l'ombiasa est arrivé, il a très mal pris la chose, et il lui a dit, en colère : "Puisque tu veux faire comme une femme, désormais tu ne seras plus un homme, mais tu vivras en tout comme une femme : tu iras chercher l'eau, tu tisseras des nattes..."

C'est quand même un cas particulier. Mais il y a à Bekitro un homosexuel d'un type plus "normal", qui a fait un jour des propositions à Sindrekia alors qu'il était allé à un marché par là-bas. Il vient parfois au marché d'Andalatanosy où, s'il voit Sindrekia, il lui demande : "Pourquoi ne veux-tu pas venir avec moi?". Sindrekia a entendu dire qu'il y avait beaucoup d'homosexuels de ce genre dans les villes, mais il n'en connaît pas d'autres que ces deux-là dans les environs.

Cependant les désertions sont de plus en plus nombreuses parmi les danseuses, et un peu avant deux heures la

danse va s'arrêter d'une façon que je n'avais encore jamais remarquée. Le groupe se scinde en deux. Celui qui reste sur place danse encore mollement quelques instants, puis se disperse. L'autre, tout en dansant et en chantant, s'approche de la maison mortuaire, l'aborde par l'angle Nord-Est, la contourne très lentement par les faces Est, puis Sud, puis danse encore, sur place cette fois, le long de la face Ouest, pendant quelques minutes, qui sont les dernières : quand cette danse est terminée, le groupe se disloque.

Une partie des hommes quitte aussi la place, certains se regroupant vers quelques maisons ou d'autres arbres, d'autres traversant l'enclos rapidement pour se resserrer dans l'ombre de l'arbre où coule le toaka. Avant de repartir à la maison je me suis approché mais n'ai rien vu, ni bouteille ni verre, rien que des gens qui avaient manifestement bu. Et l'on m'a bien confirmé cependant que c'était là que l'on consommait l'alcool.

Je retourne le soir vers neuf heures et demie à l'enclos de Dipatse. Le ciel est clair, la pleine lune déjà haute. Quand je sors du bosquet sombre en bordure de la rivière, le vaste espace qui monte doucement jusqu'à la maison de Dipatse m'apparaît piqueté de flammes vives : ce sont des foyers, isolés ou par petits groupes, devant certaines maisons, le long des haies d'agaves, et là-haut sous les famata et encore au-delà. Auprès de chacun, une ou deux nattes étalées, des formes allongées, d'autres assises, ici la marmite encore sur les flammes, là le cercle des dîneurs autour d'un plat. Sous l'abri de la maison de Dipatse, il n'y a que deux femmes. Elles me disent que les chanteurs de beko vont venir comme les autres soirs, quand ils auront fini de manger ; et je m'assieds pour les attendre.

Mais quelques minutes plus tard, un homme qui me dit être d'Antaly (dix kilomètres au Nord d'Analamahery), et apparenté à un de mes amis de là-bas, m'invite à le suivre jusqu'à la place où il campe. Son feu est derrière les famata, et nous y retrouvons deux autres hommes et une femme. Ils vont commencer à manger, mais comme je viens de terminer à la maison, je décline leurs offres de viande, de riz, puis d'alcool. C'est, me disent-ils, la famille du défunt qui a distribué le riz et la viande. Dans l'après-midi, cinq boeufs ont été tués, dont la viande n'a d'ailleurs pas été donnée seulement à tous ces voyageurs qui campent à la belle étoile, mais également aux habitants d'Analamahery (tout à l'heure, juste avant que je parte, Zafenala était venue m'en apporter un morceau fraîchement cuit).

Je demande si l'alcool est aussi offert, comme le riz et la viande. Pour eux, il l'a été, parce qu'ils sont de la parenté, mais les étrangers à la famille n'en ont pas reçu : à eux de s'en procurer s'ils le désirent auprès des vendeurs.

Lorsque je les quitte au bout d'une demi-heure, je retourne à la maison de Dipatse, mais l'abri est toujours aussi vide. Pas de chanteurs de beko en vue. Un peu partout les repas sont terminés, les feux déclinent, mais les familles restent groupées sur leurs nattes, du moins les gens rassis. Car les jeunes vont et viennent, et peu à peu se forme vers le bas de l'enclos un rassemblement fort de plus de cinquante jeunes gens et jeunes filles. De loin, c'est une masse sombre statique ; de près, en réalité, animée, où l'on parle, où l'on rit, en passant de groupe en groupe. Par trois ou quatre, d'autres déambulent tout autour, dans l'enclos et au dehors en tirant vers la rivière. Je rencontre Toàny, un jeune garçon d'Ankara apparenté à Volailly, qui erre seul en chemise et pantalon blancs. Il m'apparaît qu'il a bu un peu d'alcool, et il veut bien reconnaître

avec moi qu'il est mauvais d'en abuser. Pendant près d'une heure, je circule avec lui à petits pas. A la rivière nous rencontrons Kalasoa et Mefalie (fille de Tsiampy). Remontant vers la maison de Dipatse, je vois que l'abri est toujours vide, silencieux, sans chanteurs, bien qu'il soit certainement plus de onze heures. Et les campements aux feux maintenant éteints sont tous endormis.

Par contre vers le bas de l'enclos, où il n'y a ni maisons ni visiteurs installés à la belle étoile, règne l'animation des jeunes. Animation qui soudain devient bruyante, car les tambours entrent en action. Ils sont quatre, tenus par des filles dont l'une a plus de dix ans, les autres moins. Côte à côte, c'est sur place qu'elles préludent, tandis qu'aussitôt les jeunes gens s'amassent autour d'elles ; puis l'ensemble se met lentement en marche vers la rivière. On ne voit plus les joueuses de tambour qui sont au centre du groupe, étant donné leur taille et la façon dont les garçons sont étroitement agglutinés autour d'elles. Ceux-ci, qu'ils soient des premiers rangs, marchant à reculons, ou de ceux qui avancent derrière les tambours, font de tout petits pas, jambes un peu fléchies, en se dandinant légèrement sur le rythme donné par les baguettes. Et de cette masse compacte, animée d'un lent mouvement et d'où pointent quelques badines tenues verticalement, fusent des cris brefs et des coups de sifflet. Ils sont plusieurs dizaines à participer ainsi activement à l'action des tambours ; d'autres accompagnent le groupe en s'y servant un peu moins étroitement ; et puis enfin il y a tout le reste, garçons et filles, spectateurs plus qu'acteurs, qui suivent, égaillés tout autour, la lente progression de la masse centrale.

Les garçons qui se pressent autour des tambours sont les futurs lutteurs de ringa. Petit à petit, avec des hésitations, des arrêts (dans la marche, jamais dans le

roulement obstiné des tambours), l'ensemble se rapproche de la rivière, y descend enfin. Son lit est ici très large, plus de vingt mètres de sable épais. On tourne d'abord un peu sur le sable, puis les joueuses de tambour s'asseyent. Devant elles, les jeunes gens marquent maintenant de mouvements plus appuyés des bras et les jambes le rythme qu'elles maintiennent sans défaillance. C'est une sorte de danse individuelle où ils évoluent lentement, se déplaçant peu à peu ou tournant presque sur place, sans cesser de lancer des cris et des coups de sifflet. Des non-participants, quelques-uns, des filles et quelques garçons, commencent à s'asseoir derrière les joueuses de tambour, mais celles-ci ne tardent pas à se lever pour aller se rasseoir un peu plus loin, juste au milieu de la rivière. Tout le monde a suivi, et peu à peu s'organise le ringa. Les spectateurs, assis ou debout, délimitent un rectangle de six à sept mètres de large, long de plus du double, qui tend toujours à se réduire, mais dont l'étreinte est de temps en temps desserrée à coups de poignées de sable lancées sur les premiers rangs. Les tambours sont sur un petit côté. Sur le petit côté opposé viendra prendre place un autre groupe de joueuses de tambour qui, de temps en temps, mêlera le bruit de ses instruments et de ses chants à ceux du premier groupe, sans se soucier d'ailleurs de les faire coïncider. Car maintenant que le ringa est commencé, les joueuses de tambour chantent en même temps, avec des voix aiguës, des phrases courtes qui assurent le rythme avec plus de force encore.

Ce rythme, c'est celui que continuent à suivre, d'un pied sur l'autre, corps un peu penché en avant, les candidats lutteurs, après avoir soigneusement ajusté leur pagne ; que, s'étant dépouillés de tous les autres, celui-ci reste leur seul vêtement ou que, portant un short, ils le nouent par-dessus. Le pagne est en effet indispensable puisqu'une des prises du ringa se fait en agrippant dans

le dos, à la ceinture, celui de l'adversaire. Tous sont torse nu. Ils sont nombreux au début qui évoluent ainsi dans l'espace libre, lançant encore quelques coups de sifflet, frappant parfois dans leurs mains, rentrant dans le rang, revenant en scène. C'est la phase du défi, où les combattants se cherchent, mais sans prononcer une parole. Enfin, deux adversaires se trouvent, et le vide se fait autour d'eux. Se dandinant encore légèrement d'un pied sur l'autre, le corps souple, penchés, les bras à demi tendus, ils s'observent, cherchant comment ils vont opérer leur prise, en se déplaçant lentement - longtemps parfois. Mais soudain ils s'agrippent, s'enlacent, quelquefois roulent dans le sable aussitôt, se retrouvent debout prestement. Si l'un d'eux a touché le sable des deux épaules, le combat est terminé à ses dépens. Sinon, la même période d'observation à demi-dansée sur le rythme des tambours recommence, jusqu'à une nouvelle prise. Parfois, cette prise assurée, les deux lutteurs étroitement accrochés l'un à l'autre se retrouvent presque immobiles, groupe instable où chacun cherche son équilibre et le déséquilibre de l'autre. Il arrive que, des rangs des spectateurs, un ou deux jeunes gens se précipitent pour les séparer, s'ils n'ont pas respecté les règles. La fin de chaque combat est marquée par une explosion de cris et de coups de sifflet.

Les lutteurs sont des jeunes gens de quatorze à vingt ans environ. C'est aussi l'âge de la plupart des spectateurs - ils sont maintenant plus de cent - le reste étant des enfants. Il n'y a pas de vrais adultes - à part moi. Presque tous forment le cercle, ou plutôt le rectangle, autour du ringa. Certains cependant sont assis sur le sable par petits groupes à peu de distance, et d'autres, les plus petits surtout, circulent, courant à leurs amusements.

Le ringa dure depuis plus d'une demi-heure quand

soudain on pousse de grands cris, et je vois plusieurs garçons foncer à la suite les uns des autres à travers le mur des spectateurs ; j'ai eu le temps d'apercevoir un bâton levé. Ils disparaissent dans les bosquets proches, et je ne sais ce qu'il en adviendra, mais en tout cas le ringa est fini. On me dit que c'est une bagarre entre deux lutteurs, déclenchée par un mauvais perdant. Les jeunes gens, vaste rassemblement sombre sur le sable blanc de la rivière, parlent un moment ; mais il n'y aura pas de suites, et leur assemblée se désagrège. Les filles aux tambours vont et viennent, toujours jouant, et des garçons les accompagnent en mimant les préludes du ringa, mais l'élan est coupé, la lutte ne se réorganise pas.

La soirée n'est pas terminée pour autant. Les plus âgés, s'enveloppant dans leur lamba, se sont répandus en de nombreux groupes dont certains sont assis, les autres debout ; ces derniers stationnent, ou vont et viennent, se faisant et se défaisant rapidement. Les plus jeunes restent dans l'orbite des tambours. Ceux-ci changent de temps en temps de mains, mais ne s'arrêtent pas. Parfois les joueuses de tambour sont assises sur le sable ; parfois elles se lèvent et se mettent à courir, continuant à jouer de leur instrument tenu sous un bras escortées d'une bande de gamins, toutes et tous en mêmes longues enjambées souples et lentes, d'un même pas commandé par le rythme des tambours. Ces courses font partie des jeux des enfants, tous les soirs, et s'étendent parfois loin de la rivière. Mais aujourd'hui, ce ne sont que quelques allées et venues limitées, dans le sable, avec retours fréquents vers le noyau stable de la réunion.

Les plus grands, tous ces jeunes gens qui déambulent dans la nuit claire et douce, restent-ils là pour le seul plaisir de la conversation ? Les garçons ne cachent pas leur préoccupation : trouver une fille pour le reste de la

nuit. Ils vont de l'une à l'autre, et celles-ci, sachant bien ce qu'ils cherchent, ne se formalisent pas de leurs manières même lorsqu'elles deviennent trop vives. Il arrive pourtant que, saisie un peu brusquement aux épaules, l'une d'elles se dégage en protestant, mais c'est rare. Celles qui sont assises voient souvent arriver des garçons qui s'arrangent pour se serrer contre elles, pour les enlacer plus ou moins d'un bras apparemment négligent, ou bien qui s'allongent sur le sable en posant la tête sur leurs genoux ; et puis qui, au bout de quelques minutes, s'en vont pour recommencer un peu plus loin.

Pendant une heure peut-être règne cette relative animation dans la rivière que parcourent toujours les tambours et leur escorte. Mais la nuit s'avance, la lune commence à tirer vers l'Ouest. De petits groupes se mettent à quitter la rivière, et le mouvement une fois amorcé ne cesse plus, jusqu'à ce qu'au bout d'une demi-heure il ne reste plus personne. Dans l'enclos de Dipatse tout est silencieux, et je rentre à la maison. Il est plus de deux heures du matin.

Jeudi 21 décembre

Comme tous les matins à la même heure, depuis quelques jours, plusieurs coups de fusil sont tirés dans l'aube commençante, et il me semble entendre en même temps de lointains échos de beko. Belo vient me rendre visite dans la matinée et je lui demande quel a été hier soir le programme des chanteurs de beko. Ils ont commencé vers minuit et demie pour terminer un peu après cinq heures, au lever du soleil. Mais il y a eu des interruptions, ils chantaient lorsque le leur demandait la famille de Dipatse (j'ai dû à la fin remonter dans l'enclos au moment d'une de ces pauses). Belo me dit aussi que pour lui et Menarà, le

salaire est d'un bœuf et mille francs (pour les deux).

C'est donc le jour de l'enterrement de Dipatse. Lorsque j'arrive à dix heures, l'assistance n'est pas encore bien nombreuse, et je vais d'abord m'asseoir à côté de Tonaze sous un gros sakoa tout au bas de l'enclos. Pendant une heure, c'est le calme plat, troublé seulement par un homme qu'on apporte, inerte, et qu'on dépose à l'ombre d'un sakoa voisin. Une cinquantaine de personnes ont suivi et se sont agglutinées autour de lui, malgré les efforts de certains qui tentent périodiquement de les repousser. "C'est un homme ivre", entend-on dire d'abord. Et puis finalement ce ne serait pas cela du tout : il serait victime d'un "fanafôly gâsy" ("médicament malgache", sous-entendu, maléfique), de je ne sais quel produit qu'on lui aurait fait absorber. Son état ne paraît d'ailleurs pas trop inquiéter ceux qui me fournissent les explications : la thérapeutique est bien connue, on organisera pour le rétablir une séance de "sàbo" (chants soutenus par des battements de mains). Au bout d'un moment les curieux s'en vont, et il ne reste que quelques personnes, la famille sans doute, assises près du malade.

A onze heures une salve de coups de feu me fait remonter précipitamment en haut de l'enclos. Sous les famata, les hommes restent immobiles, et apparemment peu intéressés par ce qui se passe près de la maison de Dipatse, côté Est. Le cercueil enveloppé de linceuls vient d'être tiré hors de la maison. Il n'est pas sorti par une porte (trop étroite de toute façon), mais comme toujours par une ouverture pratiquée dans la moitié Sud du mur Est. La maison est en planches de fantiolotse, et il a donc suffi d'en enlever quelques-unes, qui ont été posées le long de la paroi Sud. Le cercueil reste orienté en Est-Ouest (tête à l'Est), comme il l'était dans la maison. Il est posé sur un brancard, et on commence à l'y attacher avec des liens

d'écorce. Le long du cercueil, côté Nord, une dizaine de femmes chantent en battant des mains. Quelques rangées de spectateurs font cercle autour du groupe formé par le cercueil, les hommes qui s'affairent près de lui et les femmes qui chantent à côté. Derrière la maison (côté Sud), les femmes de la famille sont courbées sous leur lamba, et à quelques pas, trois possesseurs de fusil rechargent et déchargent leurs armes sans s'arrêter.

Quand le cercueil est assujéti, huit porteurs se saisissent du brancard. Ils ne gagnent pas directement l'entrée de l'enclos. C'est en faisant quelques crochets qu'ils s'en rapprochent peu à peu, marchant à petits pas dansants, s'arrêtant parfois pour marquer le pas sur place, sur le rythme donné par un groupe de femmes qui les suivent en chantant et battant des mains. Ils rient et ils chantent ; ils ont l'air, en se secouant ainsi en cadence avec leur charge, de beaucoup s'amuser. Peut-être ont-ils déjà consommé de l'alcool, et ils continuent. Des jeunes gens tout aussi exubérants avancent à côté d'eux, du même pas dansé ; sur chaque bord l'un d'entre eux agite une bouteille et un gobelet, et de temps en temps offre une rasade aux porteurs.

Juste derrière le cercueil, à droite et à gauche, deux femmes tiennent une perche en haut de laquelle est noué un linceul. Hier, une dizaine de linceuls avaient été exposés sur une barre horizontale placée à l'Est de la maison : linceuls véritables, à rayures noires et brunes larges, et blanches plus étroites, et une étoffe imprimée à fond rouge.

Les femmes de la famille, le lamba passé sur la tête, suivent à quelque distance, à petits pas. Et derrière encore la foule, qui s'est lentement levée de sous les famata, avance par petits groupes sur un large front. Une fois sorti de l'enclos, le cercueil hésite sur l'endroit où il va s'arrêter. Il semble un moment que ce sera sous

un grand sakoa, mais certains ne sont pas d'accord, et après une minute de discussion animée, le cercueil est déposé une vingtaine de mètres plus loin, près d'un buisson, au même endroit que le cercueil de la sœur de Rengovy en juin dernier. Et comme alors, c'est en profitant autant que possible de l'ombre du sakoa que va s'organiser la danse des femmes. Si le cercueil avait été porté sous le sakoa, il aurait été désormais fady de s'y arrêter, et c'est sans doute ce qu'on a voulu éviter, parce qu'il est trop près des maisons et lieu de passage habituel.

Dès que le cercueil a été posé à terre, et pendant que les femmes de la famille viennent prendre place derrière (côté Ouest), les porteurs et ceux qui les accompagnaient s'éloignent rapidement vers une zone d'ombre au long d'une haie d'agaves, cent mètres plus loin. Je demande la raison de leur rassemblement là-bas. "Ils vont boire du toaka", me répond-on.

Il est alors midi moins le quart. L'assemblée s'organise lentement. Les hommes se sont arrêtés à l'Est dès la sortie de l'enclos de Dipatse. Femmes et enfants, quelques hommes aussi, se sont répandus sous les ombrages d'arbres et de bosquets situés à l'Ouest non loin de la rivière. Sous le gros sakoa, un groupe de femmes qui va grossir peu à peu commence à danser...

*

* *

" La cérémonie suit son cours habituel (comme
 " pour l'enterrement de Tsilombiry le 16 novembre
 " -chapitre 9). Les femmes alignées à l'Ouest dan-
 " sent. Les hommes viennent prendre part à la danse

" individuellement, en tirant des coups de feu. Des
 " troupeaux de boeufs défilent en courant à plu-
 " sieurs reprises dans l'espace libre entre les
 " hommes et les femmes. A la fin, danse des basi-
 " mena.

*

* *

... A deux heures et demie, les danses s'arrêtent, le calme tombe sur l'assistance dispersée sous les ombres. Dans la rivière, quelques enfants courent derrière les tambours. A deux reprises passent encore de petits troupeaux de boeufs, puis à trois heures et demie une longue cohorte, et c'est le signal du départ. Tandis que la plus grande partie de la foule va s'égailler en diverses directions, vers sa maison ou son village, le cercueil est transporté quelques centaines de mètres plus loin, sur un plateau rocheux et buissonnant qui s'étend entre la rivière et le dernier enclos du village. Le cercueil n'est plus comme le matin escorté de femmes frappant dans leurs mains. Seules le suivent celles qui emmènent les deux linceuls au bout de perches. Ce sont les porteurs eux-mêmes qui rythment de la voix le pas court et tressautant de leur marche. En ordre très dispersé suivent un petit nombre de gens, et parmi eux le groupe des femmes de la famille, recouvertes d'un long lamba, psalmodiant des lamentations.

Le cercueil est déposé, allongé en Est-Ouest, au Nord-Ouest de l'endroit où sera édifié le tombeau. Les deux perches aux linceuls sont déposées à côté sur des buissons. Le troupeau de boeufs du défunt attendait à quelque distance. On le fait se rapprocher, et des hommes y capturent, avec un noeud coulant dans lequel on prend une des pattes

arrière, un très beau boeuf qui va être sacrifié.

Les hommes, vingt à trente, se sont rassemblés d'une façon assez lâche au Sud-Ouest de l'emplacement du tombeau. Pendant un moment Rengovy s'éloigne avec quelques notables. C'est à propos du mort qu'ils vont discuter, me dit-on. Le reste de l'assistance s'est assis en contre-bas à l'Ouest, à l'abri d'une haie.

Le boeuf traîné par la queue jusqu'auprès du tombeau a été égorgé, mais il faut attendre longtemps les manches d'outils façonnés sur place qui vont servir au creusement de la tombe. Il n'a pas encore été amené de pierres, contrairement à l'habitude. Elles ont en effet été extraites à proximité, jusqu'à une centaine de mètres du tombeau, et formées en tas dispersés qui vont maintenant être rapprochés. Plusieurs dizaines de personnes, hommes, femmes et enfants, prennent part au transport. Une double file s'organise, celle qui revient portant les pierres, les hommes sur l'épaule, les femmes sur la tête ou parfois au bout des bras tendus verticalement.

Les femmes de la famille sont assises à côté du cercueil. A côté de lui vient prendre place un accordéoniste, et plusieurs jeunes gens commencent bientôt à danser au son de l'instrument. Ils ont l'air d'y prendre bien du plaisir et me demandent de les photographier. Un peu plus haut des hommes creusent la tombe. La profondeur en sera particulièrement réduite : une vingtaine de centimètres au plus. La terre, le sol plutôt, car rien n'y rappelle la terre arable, desséché par un mois de soleil, doit être très difficile à entamer.

Mais du groupe assis près du cercueil s'élèvent soudain de fortes lamentations, celles d'un homme qui, recouvert comme les femmes d'un lamba passé par-dessus la tête, ne s'en distinguait pas. Ce ne sont plus les lamentations régulières des femmes, à demi parlées, à demi

chantées, mais des pleurs et sanglots véritables. C'est un des fils de Dipatse, me dit-on, que terrasse le chagrin. Au bout d'un moment quelques hommes l'emmènent, l'éloignent, en le soutenant, d'une vingtaine de mètres. L'accordéoniste, qui s'était arrêté, vient s'asseoir près de lui. Quelques femmes font le cercle et, l'accordéon se remettant à jouer, l'accompagnent de claquements de mains rythmés. Le fils désespéré, un homme de plus de quarante ans à l'air martial (en d'autres circonstances), avec une moustache et des cheveux un peu grisonnants coupés court, reste d'abord assis immobile, la tête retombant sur la poitrine, soutenu à bras-le-corps par un homme agenouillé derrière lui. Il ne bouge pas pendant un temps assez long, plus de cinq minutes, puis il se redresse lentement, et insensiblement se met à suivre le rythme de la musique d'un léger balancement du corps qui s'accentue peu à peu. Enfin toujours assis mais le buste droit, la tête haute, tenant ses bras repliés à l'horizontale, mains près de la poitrine, il continue à marquer le rythme d'un dandinement, d'un déhanchement accentués. Mais à ce moment un homme de la famille, quarante à cinquante ans également, intervient avec vigueur : "Arrêtez tout ça, ça ne sert à rien", dit-il en substance. Et à son parent qui s'est à nouveau laissé aller, le dos rond, la tête baissée : "Qu'est-ce que tu fais? As-tu des raisons d'avoir du souci, alors que tes champs sont pleins de nourriture?". Puis pour tout le monde : "Ça suffit, laissez-le tranquille maintenant".

Personne ne proteste. Hommes, femmes, accordéoniste, tout le monde se disperse. Seul reste celui qui, derrière le malade, continue à le soutenir après avoir écouté la harangue d'un air tout penaud. Plus tard, je vois l'homme tout à fait guéri qui a repris place au milieu des autres.

Le boeuf est tué, la tombe creusée, une quantité de pierres suffisante apportée à côté, et l'inaction totale.

Il est encore trop tôt pour terminer la cérémonie, on attend que le soleil baisse davantage. Je pars vite à la maison où j'ai quelques travaux ménagers à faire et des remèdes à donner. Sur le chemin du retour, une salve de coups de feu m'apprend que le cercueil a été déposé dans la tombe. Il est six heures et demie et le soleil est près de l'horizon. Lorsque j'arrive on vient de commencer à entasser les pierres sur le cercueil. Je prends part au travail, avec une main-d'oeuvre beaucoup plus abondante et zélée que le mois dernier à Antanandava pour l'enterrement de Tsilombiry : une quinzaine d'hommes et de femmes, et des enfants. Un très gros tas de pierres est constitué pendant qu'à côté on continue de temps à autre à tirer un coup de feu. Je pars à sept heures en compagnie de Sindrekia lorsque l'entassement a épuisé toutes les pierres apportées près de la tombe. Le boeuf est à demi découpé, et le foie rôtit à côté sur un feu de bois. "C'est la nourriture de Tsiombotse et des autres", me dit Sindrekia. Car c'est Tsiombotse qui a, comme d'habitude, dirigé toutes les opérations depuis l'arrivée du cercueil auprès du tombeau.

Je rentre avec Sindrekia, et celui-ci me donne sur les coutumes funéraires des indications que Tokoembelo me confirme ensuite. Un tombeau, que ce soit celui d'un homme ou d'une femme, est toujours orné de cornes, sauf cas très exceptionnel où c'est fady pour la famille. La viande des boeufs dont on a gardé les cornes s'appelle "fandòfo": elle ne peut être consommée par la famille. Dans certaines cérémonies, on peut aussi tuer un grand bouc dont on garde les cornes (je ne l'ai encore jamais vu faire) ; sa chair, également fady pour la famille, est aussi dite "fandofo".

S'il est fady pour une famille de placer les cornes sur le tombeau, elle n'en tuera pas moins un certain nombre de boeufs dont la viande sera également "fandofo", non consommable par elle, bien que les cornes soient alors jetées.

Quant aux boeufs tués uniquement dans le but de fournir de la nourriture et qui sont mangés par tous, leur viande est appelée "famàha", et leurs cornes ne sont pas conservées. De même est dénommée "famaha" la viande de chèvre ou de mouton qui n'est rien d'autre que de la viande et même, d'une façon plus générale, l'animal encore vivant donné à l'occasion des funérailles par la proche famille du défunt, que cet animal soit tué et mangé sur place ou que le bénéficiaire le remmène dans son village pour grossir son troupeau.

S'il y a presque toujours des cornes sur un tombeau, on n'y place des pierres dressées "vatolàhy" sur les faces Est et Ouest que s'il s'agit d'un homme ("vatolahy", littéralement "Pierre mâle"). La pierre Est, plus haute, est dite "ny làhy" (mâle), la pierre Ouest "ny vavy" (femelle) ; mais on ne dit ni "ny vatolahy làhy" ni "ny vatolahy vavy" pour parler de l'une ou de l'autre, seulement "ny làhy" ou "ny vavy".

On ne construit pas toujours à tout décès un tombeau nouveau. Parfois le mort est placé dans un tombeau déjà existant de la proche famille - ou bien, plus rarement, est déposé auprès de cet ancien tombeau contre lequel on construira une expansion latérale. Les positions respectives des défunts successifs ne sont pas laissées au hasard. On doit suivre des règles qui tiennent compte d'abord des sexes, ensuite de la filiation, et qui s'appliquent quel que soit l'ordre des décès.

- Règle relative aux sexes : si un homme et une femme partagent le même tombeau, l'homme est toujours au Sud, la femme au Nord (ce sont les positions relatives pour dormir, dans une maison).

- Règles relatives à la filiation, si parents et enfants se retrouvent dans un même tombeau (voir les croquis, page suivante) :

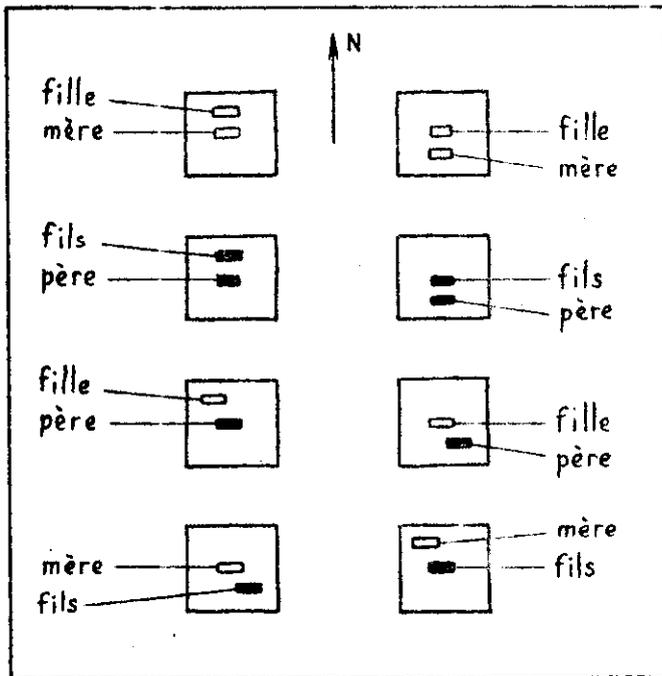


Fig. 10: disposition des cercueils dans un tombeau

Ces règles très précises ne sont d'ailleurs respectées que dans la mesure où l'on en a la possibilité matérielle. Il arrive qu'un grand tombeau contienne déjà quatre ou cinq cercueils. Si la place attribuée par la coutume au nouveau corps est déjà prise, on le déposera là où on pourra, même si cela conduit à mettre par exemple une mère au Sud de son fils.

Ces règles très précises ne sont d'ailleurs respectées que dans la mesure où l'on en a la possibilité matérielle. Il arrive qu'un grand tombeau contienne déjà quatre ou cinq cercueils. Si la place attribuée par la coutume au nouveau corps est déjà prise, on le déposera là où on pourra, même si cela conduit à mettre par exemple une mère au Sud de son fils.

Si le tombeau est celui d'un homme, des vatolahy existent déjà au milieu des murs Est et Ouest. Si le

- dans le cas où les sexes sont identiques, le père ou la mère sont au Sud et l'enfant est au Nord,

- dans le cas où les sexes sont différents : s'il s'agit d'un père et de sa fille, les deux règles précédentes vont dans le même sens et imposent que le père soit au Sud et sa fille au Nord ; s'il s'agit d'une mère et de son fils, la règle des sexes l'emporte sur la règle de la filia-

nouveau défunt est également un homme, on disposera d'autres vatolahy à l'Est et à l'Ouest dans le prolongement de son cercueil.

Mais si l'on porte un père dans le tombeau de sa fille, ou un fils dans le tombeau de sa mère, on dresse les vatolahy non pas à la tête et aux pieds du nouveau défunt, mais au milieu des murs Est et Ouest qui n'en comportaient pas.

CHAPITRE XVII

JANVIER 1973 - Fafa (NETTOYAGE D'UN TOMBEAU)

Jeudi 18 janvier

Demain aura lieu près d'Ambasy un grand "fàfa", c'est-à-dire le nettoyage d'un ancien tombeau. Le décès remonte à loin, car son père était encore jeune, dit Tokoembelo. Pourquoi ce fafa? Un des descendants a reçu du défunt, en rêve, l'ordre de procéder à cette cérémonie. Il doit y avoir sacrifice de boeufs et de moutons. En même temps, si le tombeau s'est dégradé, on le répare, on remet en place les pierres tombées. S'il est en bon état, il y a seulement balayage, suivant le sens strict du mot "fafa".

Tokoembelo est lointainement apparenté, et il est parti pour Ambasy cet après-midi en compagnie de Fiadana et de Maneo. Je pensais quant à moi quitter Analamahery à bicyclette demain matin de bonne heure. Mais Zafenala m'a dit que la cérémonie "fafa" n'avait pas lieu dans l'après-midi, comme les enterrements, et commençait au contraire le matin de bonne heure dès que tout le monde avait fini de manger. Craignant d'arriver trop tard, j'ai aussitôt pris ma bicyclette pour aller passer la nuit chez Zeàrae (nièce de Tokoembelo), d'où l'on n'est plus très loin d'Ambasy.

Vendredi 19 janvier

Je quitte de bonne heure ce matin le village de Zearae, en sa compagnie. A sept heures et demie nous arrivons à un campement champêtre : pelouse plane parsemée de grands tamariniers et sous chacun, dans le clair-obscur des rayons solaires encore très obliques, des groupes mi-assis, mi-couchés, des feux surmontés de grosses marmites, des alignements de soubiques¹. Nous apercevons et rejoignons Tokoembelo, Fiadana et Maneo, qui sont assis avec Sindrekia, Soamàre (soeur aînée de Tokoembelo) et quelques autres que je ne connais pas, sur une grande natte sous un tamarinier. Les trois premiers ont passé la nuit à Ambasy dans la belle-famille de Fiadana, et ils viennent d'arriver. Tokoembelo me disait hier en partant qu'il avait cherché en vain un mouton pour donner à la famille le jour du fafa. En conséquence il emportait, pour remplacer, une collection de billets de cent francs donnés par tous les membres de la famille, auxquels j'avais ajouté le mien. Mais à Ambasy il a trouvé un mouton qu'il remboursera plus tard et qui est là près de nous attaché à un buisson.

Nous sommes arrivés depuis peu qu'on apporte une cuvette de riz et quelques morceaux de viande de chèvre, le tout venant d'être cuit. C'est la famille de l'ancêtre dont on va nettoyer le tombeau, me dit Tokoembelo, qui hier soir et ce matin a fourni riz et viande à tous ceux qui, venant de plus ou moins loin, se sont rassemblés là pour passer la nuit. Les marmites, les nattes ont été empruntées un peu partout aux alentours, et dès que le repas sera terminé, en effet, on verra les unes et les

1. soubique : du mot malgache "sobika", corbeille de vannerie légère, ronde ou en forme de grand sac-cabas à anses.

autres s'en aller, les marmites attachées par deux ou trois sous une perche portée par deux hommes.

En plus de la nourriture distribuée crue à ceux qui campaient, et qui s'en arrangent, les femmes de la famille font cuire riz et viande pour les nouveaux arrivants, tels que nous. Nous nous groupons donc autour du plat de riz. Mais Tokoembelo n'aime pas manger à la vue de tous : il demande à un homme d'un groupe voisin, possesseur d'un grand parapluie bleu, de l'ouvrir et de le poser derrière lui ; et protégé par cet écran, il prend son repas avec nous.

Il est temps ensuite de lever le camp. Les marmites et la plupart des nattes s'en vont. Les femmes plient les lamba, rangent les soubiques. Une partie de la famille a dû depuis longtemps émigrer et s'élever dans l'échelle sociale, car une Peugeot 404 vient débarquer un groupe de citadins, manifestement bourgeois de longue date, et amènera un peu plus tard un deuxième chargement, d'Antanimora sans doute (la route est tout près). Sous les tamariniers, les différents groupes se sont réorganisés après avoir plié les bagages. Ils sont assis maintenant, attendant la suite, mais une bonne partie des hommes d'âge mûr s'en sont extraits et se sont regroupés en cercle - une bonne cinquantaine - sous un tamarinier écarté.

On m'explique le sens de cette réunion, dont il faut attendre la fin pour partir vers le tombeau. On y parle de la transgression de plusieurs fady à propos du défunt, et des réparations qui vont y être apportées aujourd'hui. D'abord, des tamariniers ont été abîmés. C'est sur l'emplacement même de l'ancien enclos que se tient notre grand rassemblement, et Tokoembelo m'a montré quelques grosses pierres dans l'herbe en me disant qu'elles marquaient la place de la maison. Rien d'autre d'ailleurs ne permettrait de penser qu'il ait pu autrefois y avoir là des habitations. Mais le maître de l'enclos avait demandé

que les arbres entourant sa maison soient respectés, et il paraît que ce n'a pas été le cas. L'affaire semble remonter à bien longtemps, mais le coupable est toujours vivant, et sans doute va-t-il devoir se racheter en sacrifiant un boeuf.

Et puis on a dû aussi maltraiter l'arbre, pourtant devenu fady, sous lequel le cercueil avait été déposé le jour de l'enterrement. Pour cela aussi, on va sacrifier un boeuf.

La discussion au sujet de ces diverses affaires dure longtemps. Le soleil monte. Non loin de nous paissent quelques boeufs et une quinzaine de moutons. Ce sont eux qui tout à l'heure seront sacrifiés pour le fafa. C'est tout ce qui reste, me dit-on, des soixante-dix moutons amenés hier. Les autres ont été tués hier soir pour nourrir la foule. Je me demande s'il n'y a pas quelque exagération dans les chiffres et j'interroge Sindrekia à ce sujet. Ce n'est pas impossible, pense-t-il, car il y a plusieurs centaines de personnes. Or on peut distribuer un mouton par groupe de six ou sept, quoique ce soit plutôt pour une dizaine de personnes, d'après lui, en général.

C'est après dix heures seulement que la réunion des hommes se disloque. Lentement alors la foule se lève, se met en route. Les femmes arrivées hier emportent sur la tête leurs soubiques bourrées, et il ne reste rien sous les tamariniers. Nous nous dirigeons vers une petite colline pierreuse qui n'est guère qu'à cinq cent mètres. L'ombre est chiche, sous quelques petits arbres rabougris où l'on s'entasse, à une cinquantaine de mètres du tombeau. Celui-ci apparaît comme une masse de buissons plutôt que de pierres, avec de grands arbres qui s'élèvent autour et même au-dedans. On n'aperçoit que quelques morceaux de mur.

J'ai à peine trouvé place avec Soamare et Zearae sous un arbre buissonnant que je les vois repartir pour

aller couper une poignée de tiges de taritàrike. C'est une plante qui pousse en étoile de très longues tiges rampantes, mesurant jusqu'à plus de dix mètres. Voilà, me disent-elles, le balai qui va servir tout à l'heure. Aucune autre plante ne peut être utilisée. Je vois en effet la plupart des femmes et quelques hommes partir à la recherche du taritàrike et revenir avec une poignée de feuillage.

Il est onze heures et personne ne s'est encore approché du tombeau, mais voilà qu'on y amène les animaux. Quelques minutes de course suffisent pour capturer les boeufs - ils sont six - au moyen d'un noeud coulant passé à une patte de derrière. Ils sont amenés à l'Ouest du tombeau, renversés le plus près possible de l'endroit idéal, et les quatre pattes sont liées ensemble. Du moins pour cinq d'entre eux. Le sixième est amené à l'écart, cinquante

mètres au Sud du tombeau. C'est lui tout seul finalement qui va racheter toutes les entorses faites aux fady. Et l'on ne s'est pas trop mis en frais : c'est une bête petite, malingre, avec un oeil tout blanc, qui sûrement ne coûterait pas bien cher au marché.

Les autres animaux vont être alignés devant la face Ouest du tombeau, à une dizaine de mètres du mur. Pour les mettre en place, on les tire par les cornes, par la queue, par la corde qui lie les pattes, sur le sol recouvert de blocs d'un quartz anguleux qui entame le cuir.

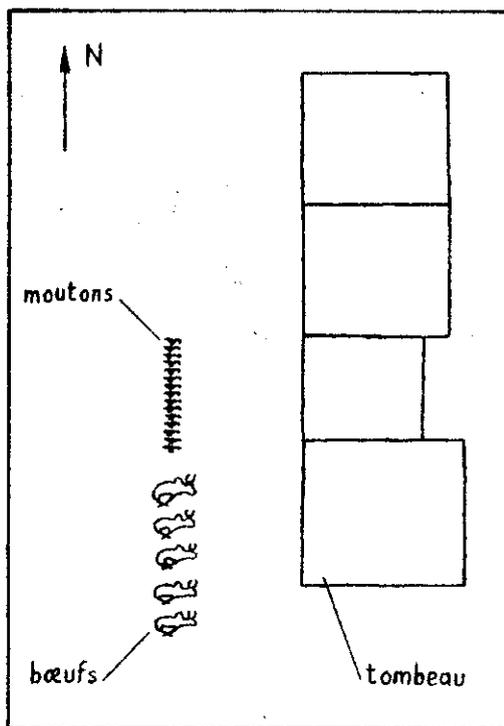


Fig. 11: disposition des animaux pour le fafa

Les boeufs n'ont pas usurpé leur réputation de passivité : soumis sans ménagements à ce traitement, ils restent amorphes, ne poussent aucune plainte. Finalement ils se trouvent tous les cinq régulièrement alignés à quelques mètres les uns des autres, tête tournée vers l'Est et pattes vers le Sud. A leur suite vers le Nord sont rangés en une longue file quinze moutons ; dans la même position toujours (tête à l'Est, pattes liées au Sud), mais à se toucher, les sabots de chacun dans la toison du précédent.

Tous ces animaux ont été donnés par les descendants de l'ancêtre - et ils sont nombreux. Ce sont les moutons qui vont faire les frais de la première opération. Sauf trois, ce sont en fait des béliers qu'il est fady de sacrifier ainsi. Ils doivent au préalable être castrés. De nombreux hommes opèrent en même temps. Les béliers sont eux aussi bien passifs ; ils ne réagissent pas, comme s'ils étaient insensibles.

C'est ensuite l'égorgeage de tous les animaux, par un homme de la famille, déjà âgé. Il commence par les boeufs, sans les prendre dans l'ordre. C'est un du milieu qui est tué en premier. Le tsimahaivelo passe un bouquet de feuilles sous le flot de sang, puis va en asperger le pourtour du tombeau. Dès qu'il revient, des hommes armés d'outils se dirigent vers le tombeau, car c'est à partir de ce moment seulement qu'on peut s'en approcher et commencer à travailler.

Les autres boeufs sont égorgés, puis c'est le tour des moutons, pris dans l'ordre du Sud vers le Nord. Mais il y a une longue pause après le troisième. Parmi les moutons anciennement castrés, l'un est tiré du groupe, ses pattes déliées, et il est emmené. On m'explique qu'il est destiné au tsimahaivelo d'autrefois, celui qui présida à l'enterrement. Même s'il était jeune alors, il doit être aujourd'hui d'un âge très respectable. Car de quand date le décès

qui nous rassemble aujourd'hui? On me précise qu'à cette époque les soldats sénégalais parcouraient encore le pays, mais que c'était après la première grande guerre. Le tsima-haivelo actuellement en fonction reçoit, lui, un bouc castré et de la viande d'un dés cinq boeufs. Il paraît que ce bouc a été amené près du tombeau tout au début, puis remmené, mais je ne l'ai pas vu.

Il est fady de mettre à mort des caprins en une telle circonstance, car ce sacrifice est un "sòro", par lequel on demande les faveurs du ciel. On me dit d'ailleurs que la demande a été faite il y a deux jours dans un village voisin, et que c'était déjà l'occasion d'un grand rassemblement. Il n'est pas fady de sacrifier une brebis pour un soro, mais cela a moins de poids qu'avec un mouton ou un bélier. On a par exemple moins de chances d'être entendu, me dit Tokoembelo, si on demande que naissent beaucoup de garçons, ou beaucoup de boeufs (mâles).

Une quarantaine d'hommes de tous âges se sont mis au travail autour du tombeau pendant qu'on sacrifiait les moutons. Des tombeaux plutôt, car plusieurs autres font suite au Nord, se touchant les uns les autres, au tombeau principal, objet du fafa. Tous vont se trouver nettoyés en même temps. Les murs sont pour tous constitués par un empilement de pierres sèches non équarries, sans liant, et ils ne sont donc guère armés pour résister au temps. Le tombeau principal comporte deux vatolahy sur chacune de ses faces Est et Ouest, deux grandes au milieu, deux plus petites côté Sud. C'est un grand tombeau (il doit mesurer treize mètres de côté environ), et sur des tombeaux de cette importance mais moins anciens, les vatolahy sont généralement plus hautes, plus larges et plus épaisses. Ici, la plus grande ne dépasse pas deux mètres cinquante de haut. De plus la forme est différente. Toutes sont assez irrégulières, mais résolument pointues ; alors que les vatolahy

plus récentes (sans parler de celles qui sont faites maintenant en maçonnerie) s'efforcent à plus de régularité dans la planéité des faces et sont au sommet tronquées au carré.

On me dit que beaucoup de personnes ont été mises dans ce tombeau après le premier mort. Les autres tombeaux sont au nombre de trois, semble-t-il. Les séparations ne sont pas bien nettes, sauf pour celui, plus petit, qui se trouve contre le tombeau le plus ancien.

On travaille donc à la hache pour abattre les arbres qui ont poussé contre les tombeaux, et à quelques mètres, pour enlever aussi arbustes et broussailles ; au fangaly pour peler l'herbe sur une largeur de deux mètres tout autour des tombeaux. L'herbe est laissée sur place, les branches d'arbre et les broussailles sont entraînées à une dizaine de mètres. Lorsque la végétation est enlevée, les pierres tombées sont remises en place - finalement les murs ne s'étaient pas tellement dégradés. Mais on ne touche pas aux quelques arbres, arbustes et hautes touffes d'herbe qui ont poussé à l'intérieur des tombeaux. C'est fady. Quelques hommes pourtant montent sur le tombeau pour ajuster des pierres qui paraissent avoir été déplacées. J'entends parler de miel. Un essaim s'était-il fixé là, que quelqu'un était venu piller?

Soamare et Zearae m'avaient dit au début que seules les femmes procéderaient au fafa-balayage proprement dit. Je vois pourtant maintenant des hommes qui, un bouquet de feuilles de taritarike à la main, paraissent attendre. Eux aussi vont participer au balayage, mais ils ne doivent pas prendre part au nettoyage préalable, de même qu'il sera fady pour ceux qui manient présentement la hache ou le fangaly d'utiliser tout à l'heure les bouquets de taritarike.

Le travail dure une heure et demie. Il avançait

rapidement au début, mais vers la fin il se traîne, car le nombre des participants s'est peu à peu réduit jusqu'à moins de dix. Le boeuf tué isolément au Sud du tombeau est en cours de dépeçage, mais les cinq boeufs et les quatorze moutons alignés à l'Ouest restent étendus sous le soleil. Personne n'y touche encore.

Le dégagement de la végétation est presque terminé. On attaque les arbustes qui bordent le côté Nord du dernier tombeau. "Venez maintenant balayer le tombeau", crie un homme. De toutes les taches d'ombre les femmes se lèvent, s'avancent, le bouquet de feuillage à la main. Mais on attend encore un moment, car le débroussaillage du côté Nord n'est pas terminé. Puis on dit que le fafa peut commencer. Elles sont plus d'une centaine à s'avancer alors jusqu'auprès de la face Ouest du tombeau. Elles ne touchent pas au mur mais, courbées en deux, elles commencent le balayage du sol avec leurs paquets de feuilles, repoussant vers l'extérieur l'herbe fraîchement arrachée et la poussière. Elles sont plusieurs de front, pressées les unes contre les autres, et elles avancent à petits pas, pliées, en maniant leur balai vert. L'ensemble tourne autour des tombeaux dans le sens direct, et le spectacle de cette longue troupe de balayeuses est assez impressionnant, comme l'était tout à l'heure l'égorgement des dix-neuf animaux alignés.

Un temps d'arrêt : les derniers travailleurs à la hache n'ont pas fini d'enlever, côté Nord, un ultime bouquet d'arbustes emmêlés de lianes. Le tout est enfin séparé du sol, traîné à l'écart, et le cortège repart. Je m'aperçois maintenant que sa tête est constituée par une quinzaine d'hommes. Bouquet de tacitarike à la main, ils balaient le sol assez mollement mais, en passant devant chaque vatolahy, ils en essuient la surface jusqu'au sommet, en sautant. Les femmes, elles, ne touchent pas aux vatolahy.

Lorsque la tête de la troupe est revenue devant la face Ouest du grand tombeau Sud, un deuxième tour commence, mais sans balayage, tout le monde s'étant redressé et marchant normalement. Après un début presque silencieux, les conversations s'étaient établies progressivement au cours du premier tour, surtout au moment de l'arrêt. C'est un joyeux caquetage qui accompagne maintenant le second. Celui-ci prend fin sur la face Ouest du grand tombeau. En s'en éloignant, les hommes, puis les femmes jettent leur poignée de taritarike dans les branches d'un arbre qui s'en trouve à sept ou huit mètres.

Le dépeçage des boeufs et des moutons avait commencé en même temps que le balayage. Il est une heure, le fafa est terminé, mais je vais être l'un des rares à quitter les lieux. Chacun en effet va maintenant attendre sa part de viande. Les cornes des boeufs ne prendront pas place sur le tombeau (il n'y a plus trace de celles d'autrefois) et la viande n'est fady pour personne.

Petit épilogue pendant que se poursuit le dépeçage des animaux : le tsimahaivelo, un homme de cinquante à soixante ans, est venu s'asseoir contre le tombeau, adossé à la vatolahy de la face Ouest, tenant un chapeau retourné sur ses genoux. On se presse autour de lui pour y déposer une pièce de monnaie ou un billet de cinquante, parfois même de cent francs. Ce sont surtout les pièces qui affluent et qui d'ailleurs resservent plusieurs fois. Car beaucoup viennent échanger un billet contre cette petite monnaie qui revient ensuite dans le chapeau.

.....

J'ai demandé à Tokoembelo des éclaircissements au sujet des tsimahaivelo (littéralement : "celui qui ne connaît pas les vivants"). Par exemple, pour Analamahery et Antanandava, qui a choisi Tsiombotse? Le tsimahaivelo d'un

village lui est obligatoirement étranger. C'est ainsi que les anciens avaient choisi le leur à Ampihamy dans la famille de Tsiombotse ; et ensuite la fonction se transmet de père en fils. Le tsimahaivelo n'intervient pas juste au moment du décès ; seule la famille du défunt s'occupe de ce dernier. Mais sa présence et son action sont indispensables pour tous les actes obligés dont les premiers prennent place aussitôt après, et pour toutes les phases des cérémonies ultérieures, en particulier pour la mise en cercueil et au moment de l'enterrement. En plusieurs circonstances il n'est pas possible de commencer des travaux pourtant nécessaires (creuser la tombe par exemple) avant que le tsimahaivelo ait levé certains fady. De même la viande des boeufs n'est-elle consommable qu'après qu'il ait jeté au sol plusieurs petits morceaux de foie cuit. C'est d'ailleurs la même chose (jeter de petits morceaux de foie cuit) lorsqu'un ombiasa sacrifie un animal, me dit Tokoembelo. Je l'ai vu faire en effet par Rengovy lors d'une cérémonie dite "oitsàndro".

C'est peut-être aux fafa que sa charge amène au tsimahaivelo le plus de cadeaux, puisqu'il reçoit un peu d'argent, et ici par exemple une chèvre, avec comme toujours beaucoup de viande. Aux enterrements il ne récolte en principe que de la viande, mais en abondance, plus la tête et les pattes de devant des boeufs - pour l'honneur plus que pour la chair. Toutefois lorsqu'il y a beaucoup de linceuls, il peut en demander un ou deux. Et si la famille est riche, elle lui donnera peut-être encore une chèvre.

J'en parlais justement il y a une dizaine de jours avec Sindrekia, qui avait alors bien des soucis. Pour conclure son mariage avec Vonisoa, il lui faut d'abord donner une chèvre. Or il n'en a pas qui soit convenable, et les prix en ont doublé depuis un an au marché. De plus, une

cousine de sa mère Volaily est morte le 3 janvier, et il devra donner une chèvre au moment de l'enterrement, et un linceul dès maintenant.

Mais les choses s'étaient arrangées. Pour le don au père de Vonisoa, Sindrekia a trouvé à emprunter une chèvre, plus exactement un gros mâle castré. Il est convenu que dans deux ans il rendra à la place un boeuf - un tout petit, âgé d'un an et demi. De tels échanges sont courants. En 1968 Tokoembelo essayait de récupérer un boeuf que lui devait un habitant de Vohipandranina en vertu d'un accord semblable passé deux ans auparavant. Mais l'emprunteur mettait beaucoup de mauvaise volonté à exécuter la deuxième partie du contrat, et Tokoembelo avait dû se rendre souvent chez lui pour réclamer son dû.

Et la question du linceul a été réglée également, grâce à Tsiombotse. La famille de Dipatse avait en effet donné beaucoup de linceuls, et le mois dernier lors de l'enterrement, Tsiombotse en a demandé deux qui se sont trouvés ensuite à vendre. Ces linceuls, m'a dit Sindrekia, sont fabriqués dans le Betsileo. On les achète 1.300 francs au marché, mais Tsiombotse lui a fait un prix d'ami pour un des deux linceuls de Dipatse : il l'a payé 1.100 francs - ou plutôt le paiera, car il va d'abord vendre quelque bête au marché.

CHAPITRE XVIII

JANVIER 1973 - MENSONGES FABRICATION D'ALCOOL - "AREMBELO"

" Tsiampy, sœur aînée de Tokoembelo, a perdu
" son mari Tañamana en mai 1971. L'inauguration du
" tombeau a eu lieu le 23 novembre dernier (voir
" chapitre 11). Une semaine plus tard Tsiampy a
" quitté Antanandava et est venue s'installer à
" Analamahery au village de son père. Elle occupe
" une maison dans l'enclos de Tokoembelo avec ses
" trois derniers enfants, un garçon de douze ans,
" Tsifotàna, et deux filles de quatorze (Zefàlie)
" et dix ans (Kòvae).

" Zefalie avait été fiancée à l'âge de trois
" ans par son père Tañamana à un neveu de ce der-
" nier. Le mariage était devenu effectif il y a
" quelques mois. Est-ce parce qu'elle était la
" quatrième épouse? Elle n'a pas tardé à s'en af-
" franchir et est rentrée définitivement chez sa
" mère vers la mi-décembre. Le mariage a été défait
" sans que le mari fasse de difficultés ni réclame
" quoi que ce soit en dédommagement, parce qu'ils
" sont de très proches parents.

" Kalasoa, fille de Tokoembelo, a douze ans.

*

* *

Vendredi 19 janvier

Kalasoà, Zefalie et Kovae viennent à la maison après dîner. Il n'y a pas de "fihisà" ce soir, disent-elles, parce qu'on fait un "sabo" chez un homme malade et que toutes les joueuses de tambour sont là-bas.

Et puis : "Voriève viendra demain travailler dans nos champs", m'annonce Zefalie. Voriève, je le connais depuis un an, et je l'avais vu pour la première fois justement à Antanandava chez Tsiampy, dont il réparait la maison. C'est un homme petit, qui a probablement entre trente et quarante ans, et qui, sans être vraiment ni tordu ni bossu, a une silhouette un peu déjetée, des jambes trop longues pour un torse trop court, une figure allongée dont le menton part un peu de côté. On le dit simple d'esprit, bien que cela n'apparaisse pas à une conversation banale de quelques minutes. Il ne se sépare jamais d'un petit violon rustique, en bois épais, avec lequel il accompagne les beko dont il régale volontiers la compagnie. Il y a un an, il m'avait déclaré qu'il arrangeait la maison de Tsiampy parce que Kovae était sa fiancée - ce que Tsiampy m'avait démenti.

Et voici ce que Zefalie me dit maintenant : Voriève est simple d'esprit, il n'a pas de boeufs, pas de maison, il va d'un village à l'autre, avec son violon - il me semble quand même qu'Antanandava reste le centre de ses déplacements - et il propose le mariage à toutes les fillettes, même les plus petites, telle Kovae l'an dernier. Il va travailler dans les champs du père, après quoi il dit que la fille est sa femme. A cela se limite le "mariage", mais ainsi de toutes les filles d'Antanandava il a dit qu'elles étaient ses épouses ; et il a d'autres "femmes" encore à Ampihamy, à Manalihara, etc...

Pour l'heure, il a dit à Zefalie qu'elle allait

être sa femme, et qu'il viendrait donc demain l'aider à "miava" (biner). Je demande à Zefalie ce qu'elle pense de ce projet de mariage. "Mais je ne veux pas du tout être la femme de Vorieve, proteste-t-elle. C'est lui seulement qui dit ça. Il viendra demain "miava" dans mon champ, puis il s'en ira en disant que je suis sa femme. C'est comme ça qu'il fait pour toutes".

Je lui demande aussi pourquoi elle a mis fin à son mariage à Amboasary. Est-ce parce que son mari avait déjà trois autres femmes? "J'étais sa seule femme, répond-elle, et c'est lui qui m'a renvoyée". Je me tourne alors vers Kalasoa : "Tu m'avais pourtant dit que le mari de Zefalie avait l'âge de Tokoembelo, et que Zefalie était sa quatrième épouse? - Non, dit Kalasoa ; il a l'âge de Tokoembelo, c'est vrai, mais Zefalie était sa seule femme. - Non, intervient Zefalie, il n'est pas vieux, il est comme Sindrekia". Déclarations étonnantes, contraires à ce que m'avaient dit et Kalasoa et Tsiampy, et qu'il faudra éclaircir, car elles sont restées sur leurs positions, opposées quant à l'âge, accordées pour affirmer que Zefalie était la seule épouse.

Dimanche 21 janvier

Kalasoa étant venue me voir seule le matin, je lui demande des explications au sujet du mariage de Zefalie et des quatre femmes de son mari, en lui rappelant ses premiers propos sur ce sujet : "C'est pourtant toi qui m'avais dit que..."

"Mais non, dit Kalasoa, je me souviens bien que j'étais venue le soir, le jour où Tsiampy est arrivée à Analamahery. Tu m'as demandé : "Où est Zefalie? - Elle est mariée à Amboasary...". Elle continue en mimant, comme c'est

l'habitude, la suite des questions et des réponses, en la circonstance parfaitement imaginaires : "Est-ce que son mari est jeune? - Comme Tokoembelo - Est-ce qu'il a déjà une femme? - Non, Zefalie est sa seule femme".

Kalasoà débite tout cela avec une si calme assurance qu'il est inutile de chercher à discuter. Un peu plus tard tout de même, pour en avoir le coeur net, je pose aussi la question à Tsiampy. Elle me confirme ce qu'elle m'avait déjà dit après Kalasoà, que Zefalie était la quatrième femme d'un homme de l'âge de Tokoembelo, qui était d'ailleurs le chef de village. Je lui rapporte les propos de Zefalie et Kalasoà vendredi soir. "Ce sont des mensonges d'enfants", dit-elle sans paraître y attacher d'importance.

Le soir, je finissais de manger dans le noir, assis sur une natte sous le sakoa (il fait de plus en plus chaud ; le thermomètre redescend au-dessous de 30° quand la nuit est tombée, mais cette relative fraîcheur n'arrive pas à pénétrer dans les maisons), quand le trio Kalasoà-Zefalie - Kovae est arrivé et a pris place sur la natte à côté de moi. Je ne tarde pas à reparler de notre conversation de vendredi, de la confirmation de ses propos donnée par Kalasoà ce matin, et de la vérité, toute contraire, que m'a réaffirmée Tsiampy. Zefalie essaie de revenir sur le sens de ses paroles, mais vraiment ça n'est pas possible, et elle reconnaît vite : "Oui, c'était un mensonge".

- Mais pourquoi?

- Je ne sais pas", répond-elle sur un ton parfaitement insouciant. - Moi non plus je ne sais pas. Je me demande ce qui l'a poussée à ce mensonge parfaitement gratuit et qui, apparemment, n'est même pas fait à son avantage, puisqu'elle déclarait vendredi que c'est son mari qui l'avait renvoyée, ce qu'on ne peut pas tenir pour bien glorieux.

Ayant obtenu les aveux, il reste à tirer la morale de l'histoire. Je leur dis : "Nous allons parler sérieusement. Nous sommes parents, nous sommes amis. Est-il possible d'avoir pour ami quelqu'un en qui on n'a pas confiance?"

- Ce n'est pas possible, répondent-elles en chœur.

- Vous avez confiance en moi parce que vous savez que je dis toujours la vérité ; si vous me mentez, je ne peux pas avoir confiance en vous, nous ne pouvons pas être amis.

- C'est vrai, approuvent-elles, et nous ne te mentirons plus jamais".

L'incident est clos, et le moins qu'on puisse dire est que, de toute façon, elles ne m'en ont pas tenu rigueur, ne se sont senti nullement vexées - soit qu'elles aient trouvé mes remarques très justes, soit que ce que je disais leur soit apparu sans importance. Elles sont restées très longtemps à m'écouter jouer de l'harmonica, malgré les appels des tambours dans la rivière, qui les ont rendues un moment hésitantes (depuis plusieurs jours, il n'y avait pas eu de "fihisà"), si longtemps que s'étant allongées toutes trois sur la natte elles s'y sont profondément endormies au son de la musique ; et se réveillant sur le coup de minuit, elles ont balancé un bon moment s'il convenait de finir la nuit sous le sakoa ou de rentrer dans leurs maisons, parti auquel elles se sont finalement arrêtées.

Autre morceau de conversation encore ce soir. Elles savaient que je dois aller demain à Antanimora en voiture.

"As-tu assez de place pour nous emmener? demandent Zefalie et Kakasoà.

- Oui ; et qu'est-ce que vous voulez faire à Antanimora? Seulement vous promener?

- Faire les maquereilles ("makerèly", c'est le mot français) répond Kalasoà en riant. Car ce n'est pour personne

un sujet de conversation scabreux. Ainsi, il y a quelques mois, voyant un jour Vasiandro avec des chaussures à demitalons qu'elle avait empruntées à Tonaze, je lui avais fait remarquer que ce ne devait pas être bien pratique comme chaussures de brousse. "Non, c'est pour la ville, ce sont des souliers de maquerelle", m'avait-elle répondu.

L'année dernière, Vakinaze, âgée de deux ans, allait un jour toute nue à l'exception, si l'on peut dire, d'un gros turban sur sa tête (depuis deux mois, c'est presque toujours sa tenue - sans même le turban). "Vakinaze fait la maquerelle", m'avait dit Zafenala - faisant allusion à la présence du turban, et non à l'absence de tout autre vêtement.

Lundi 22 janvier

Je suis donc allé aujourd'hui à Antanimora, mais finalement Zefalie et Kalasoa ne m'accompagnaient pas : elles ont préféré aller dans l'après-midi à Vohitsarivo avec quelques autres pour voir les "ringa" qui s'y organisent chaque lundi à l'occasion du marché. J'emmenais donc seulement Volaily, comme c'était convenu depuis deux jours, et Tokoembelo. En effet Sandiry, qui était au marché samedi, en est revenu avec des nouvelles alarmantes au sujet de son grand-père Resihôa (le père de Zafenala). Il paraît qu'il est très mal, mais Tokoembelo veut aller voir ce qu'il en est réellement. S'il n'est pas vraiment très malade, il est en effet inutile que Zafenala aille jusque là-bas, car on attend maintenant l'accouchement d'un jour à l'autre. D'autant plus que, m'a expliqué Tokoembelo, si la coutume veut qu'une femme aille accoucher pour la première fois chez son père, lorsqu'elle a déjà de nombreux enfants, comme Zafenala, c'est au contraire le

mari qui est responsable de l'heureuse issue des accouchements suivants ; il n'est donc pas souhaitable de voir Zafenala risquer d'accoucher chez son père.

Après avoir déposé Volailly chez sa mère Raholily à Lahimanara, quelques kilomètres au Nord d'Andalatanosy, nous continuons donc jusqu'au village de Resihoà, Andalanakaolo, situé dix kilomètres plus loin encore, au bord de la route. Il n'y a d'ailleurs que quelques maisons, occupées par la seule famille de Resihoà. Je ne connaissais pas ce dernier. C'est un vieil homme au visage ouvert, à première vue tout à fait sympathique. Il m'a montré son pied, gonflé par je ne sais quel abcès, et qui, à vrai dire, a bien vilain aspect, mais ce n'est pas, paraît-il, pire que d'habitude. Il a déjà reçu des séries de piqûres qui n'ont amené qu'un mieux temporaire. Il nous recommande bien de dire à Zafenala que ça ne va pas plus mal, et qu'elle doit rester tranquillement à Analamahery.

Pendant que nous mangeons un mélange de lait caillé et de miel, il demande qu'on lui apporte de la cuisine un morceau de tison. Celui-ci arrive dans une coupe d'eau, car il vient d'être retiré du feu. Resihoà le prend, crachote un peu dessus et le tend à Tokoembelo en lui disant quelque chose que je ne comprends pas au sujet de Zafenala. Tokoembelo le met dans la poche supérieure de sa veste, qu'il boutonne soigneusement par-dessus, en me demandant de lui faire penser à ce morceau de charbon de bois quand nous arriverons le soir à Analamahery.

Tokoembelo a-t-il eu autrefois des difficultés avec sa belle-mère? Au retour d'Andalankaolo, je m'arrête cinq minutes à Lahimanara pour refaire un pansement au pied de Raholily (la profonde plaie ouverte par un tesson de bouteille est en bonne voie de cicatrisation), mais lui resté dans la voiture rangée au bord de la route, et déclare qu'il attendra mon retour d'Antanimora non à Lahi-

manara avec Volaily, mais à Andalatanosy où je le reprendrai sur la place du marché.

C'est donc là que je le laisse, et je poursuis ensuite seul mon chemin vers Antanimora. Il y a vingt kilomètres de route, mais à quelques kilomètres d'Andalatanosy une femme me fait signe d'arrêter. Je lui demande où elle veut aller. A Antanimora. J'y vais aussi, qu'elle monte. C'est une femme d'une trentaine d'années, grande et plate, à l'air plutôt sévère. Elle a une soubique vide, qu'elle me passe, puis me demande combien ça va lui coûter. Quand je lui dis que c'est gratuit, elle a un mouvement de recul, saisit sa soubique en disant à mi-voix : "Ah non, j'ai peur...". Je lui dis que je m'étonne de son attitude, puisque c'est elle qui m'a arrêté et que je veux seulement lui rendre service. Elle hésite un instant, remet à regret sa soubique, entre à son tour. La conversation est au début plus que languissante, mais elle me demande d'où je viens : "Ah, d'Analamahery?", dit-elle d'un air entendu, et elle paraît alors tranquilisée. Elle va seulement acheter du sucre et du riz à Antanimora, me dit-elle, et elle me demande de la ramener ensuite. Certains jours, il lui arrive d'attendre toute la journée au bord de la route sans voir passer un seul taxi-brousse, et c'est sans doute ce qui l'a incitée à surmonter ses craintes au départ.

A Antanimora, où j'ai du riz à acheter pour huit personnes en dehors de moi, elle ne prend qu'un ou deux kilos de riz, mais fait remplir de sucre sa soubique. Voilà plusieurs semaines que je vois ainsi du sucre acheté par très grosses quantités, alors que la plupart des gens le prennent d'habitude par petits cornets de dix ou vingt francs. Aussi je l'interroge au retour : combien en a-t-elle acheté, et est-ce pour faire du "toaka"? Le "toaka", alcool de fabrication locale, était ici pratiquement inconnu quand je suis arrivé en 1966. Il y a quelques années on a commencé à en voir vendre un peu, puis de plus en

plus, lors des grandes réunions, c'est-à-dire aux enterrements ; mais on n'en distillait pas encore dans cette région de l'Androy. Le mal arrive donc maintenant chez nous. Car c'est bien cela, me dit-elle, et elle me donne sa recette : elle a acheté quatorze kilos de sucre, qu'elle mélangera à deux grandes corbeilles de fruits de tamarinier. Ce mélange, sans apport d'autres ingrédients, sera distillé après fermentation, et elle en escompte vingt-huit litres de toaka.

Je suis de retour à Lahimanara dès une heure. Je viens chercher Volaily, qui apportait ce matin plein le coffre de bois à brûler pour sa mère - car à Lahimanara c'est difficile à trouver - et remporte maintenant un peu de manioc. Nous prenons au passage à Andalatanosy Tokoembelo qui attendait à l'endroit fixé, sous le pavillon du marché qui se trouve devant l'hôtel de Denis. Il est entendu que nous allons tout à l'heure nous arrêter à Vohitsaombe pour aller chercher Talilie, et Tokoembelo me dit : "Depuis ce matin que j'étais là à Andalatanosy, j'ai pensé que j'aurais mieux fait d'aller à Vohitsaombe pour vous attendre chez Talilie. Mais je n'ai pas voulu puisque le rendez-vous était ici. Car c'est mal de mentir".

Je lui réponds que s'il est mal de mentir, ce l'est en particulier quand il s'agit d'un rendez-vous que l'on ne tient pas, car ce peut être très gênant pour l'autre qui ne sait ce qu'il doit faire. Mais qu'en l'occurrence il aurait pu dire à Denis de me prévenir. "C'est vrai, dit-il, j'aurais pu faire cela sans être en faute". Et il continue à l'adresse de Volaily : "Georges n'aime pas les menteurs. Quand il me dit : "Tokoembelo, pourquoi as-tu dit ça? c'est mal de mentir", moi je ne cherche pas à discuter, je me tais". Il rit. Il est vrai que, depuis longtemps, j'ai parfois eu l'occasion de lui tenir des propos semblables à ceux d'hier soir avec Zefalie et Kalasoa. Aussi est-ce souvent qu'il conclut un discours par : "Je te dis

ça parce que c'est mal de mentir".

A Vohitsaombe, je reste avec Volaily à côté de la voiture, sous un sakoa, tandis que Tokoembelo va chercher Talilie. Mais il revient bientôt pour dire que Talilie étant toujours malade, elle ne va pas rentrer à Analamahery, mais peut-être partir pour l'hôpital de Beraketa. Aussi me donne-t-il le petit morceau de charbon de bois de Resiho en me disant de l'utiliser à sa place le soir même : il s'agit de tracer un trait noir sur l'estomac de Zafenala ; celle-ci m'indiquera comment faire.

Je vais donc en arrivant dans la maison de Zafenala procéder à l'opération. Le morceau de charbon de bois, qui est gros comme le bout du pouce, s'appelle "arembèlo", ce qu'on peut traduire sans doute par "charbon de vie". Je le frotte sur une pierre mouillée pour qu'il y laisse un peu de sa substance. Passant ensuite sur celle-ci le bout du doigt, j'y recueille un peu de boue noire et en trace une ligne verticale, longue d'une quinzaine de centimètres, sur l'estomac de Zafenala, en disant : "Mañintse ny kibo--ò" ("que ton ventre soit frais"), puis une autre ligne verticale à la base du cou. C'est tout, et le morceau de charbon est ensuite jeté. - S'acquittent de cette opération le père et la mère d'une femme près d'accoucher, soit directement, soit par personne interposée, comme c'est le cas ici, pour que tout se passe facilement.

CHAPITRE XIX

JANVIER 1973 - NAISSANCE

Vendredi 26 janvier

Comme chaque jour depuis une semaine, je me couche ce soir sous le sakoa (38°, cet après-midi, tout comme hier). Je me suis endormi à neuf heures et demie. A onze heures et demie, Tokoembelo est venu me réveiller : "Nous sommes un de plus ; Zafenala a accouché". Je l'ai suivi, qui emportait une brassée de bozaka, reste des travaux sur le toit.

Dans sa case, Zafenala était agenouillée dans l'angle Sud-Ouest, une couverture sur les cuisses. Elle paraissait tout à fait en forme, dans son état habituel. A côté d'elle, Imaria tenait le nouveau-né (c'est un garçon), les cheveux tout collés, posé sur un lamba crasseux. Il y avait aussi Volaily, Tahirie, Ranomita, Tsiampy, uniquement des femmes, donc. Tokoembelo et Sindrekia restaient dehors près de la porte Nord-Est, mais comme ils m'ont dit que je pouvais entrer, j'ai profité de la permission. Le long de la paroi Est dormait Velosoa (6 ans), qu'on a secoué à plusieurs reprises, mais qui a refusé absolument de se réveiller ; à côté de lui, Vakinaze (3 ans), éveillée, et Kalasoa (12 ans) assise à leurs pieds.

Volaily a disposé le bozaka apporté par Tokoembelo, avec une grande natte par-dessus, pour faire, du quart Sud-Ouest de la case, dont le sol est déjà bien en pente, une

couche très inclinée sur laquelle s'est étendue Zafenala. Le lamba avec le bébé a été posé à côté d'elle. Ce dernier ne risquait pas d'avoir froid, car un bon feu, seule source de lumière d'ailleurs, flambait sous une marmite où l'on cuisait du riz.

Ranomita demande qu'on lui passe une boîte pleine de graisse de boeuf. Elle en puise un peu du bout des doigts, étale la graisse sur ses deux mains qu'elle passe ensuite sur tout le corps de Zafenala pour l'en enduire. Elle commence par le corps, sous la couverture dont Zafenala s'est couverte jusqu'à la ceinture, continue par la tête, puis les jambes. On pourrait aussi bien, me dit-on, employer de la graisse de mouton ou de chèvre.

Puis Tsiampy procède sur le bébé à la même opération, mais avec de la graisse de mouton. De mouton ou de chèvre, cela n'a pas d'importance, mais ce serait encore mieux si c'était additionné d'un peu d'huile de coco (qu'on peut acheter au marché). Pour lui, on n'emploierait pas la graisse de boeuf, qui provoquerait l'apparition de petits boutons.

Tokoembelo est allé chercher des rameaux d'un arbuste, le famònty, et les fait passer dans la case. Tsiampy y prend une poignée de petites feuilles, les met dans une petite boîte à conserve pleine d'eau qu'elle pose auprès du feu. Ce sera pour faire boire au bébé, me dit-elle, et on lui en donnera encore demain.

Je demande qui a assisté Zafenala. Personne. Zafenala était seule avec ses enfants, Kalasoa, Velosoa et Vakinaze qui dormaient. Elle a appelé lorsque le bébé était déjà né. Tsiampy, de la case voisine de Ranomita, est arrivée aussitôt. On est allé réveiller Tokoembelo dans la maison de Talilie, et c'est lui qui a coupé le cordon ombilical, parce que le bébé est un garçon. Pour une fille, c'est une femme qui aurait manié le couteau.

C'est du riz "sosòà" très liquide qu'on prépare dans la marmite. Il est cuit maintenant, et une demi-cuvette en est remplie, portée dehors pour refroidir, puis versée dans un grand bol que boit Zafenala.

Sur le feu, la marmite à riz a été remplacée par une très grande marmite à demi pleine d'eau à laquelle on ajoute des feuilles d'aloès vahombè desséchées. Il y a bien quatre ou cinq litres d'eau, mais Zafenala boira tout, me dit-on. Et demain on recommencera, en ajoutant d'autres feuilles au vahombe, feuilles de l'arbuste "sañira" en particulier.

Cependant, dehors, il n'y a presque plus personne. Tokoembelo est parti, portant Vakinaze attachée dans son dos avec un lamba, en disant qu'il l'emmène chez Imaria. Sindrekia s'en va à son tour, et je ne tarde pas à le suivre. Il est minuit et demi, et il ne reste plus dans la case, avec Zafenala et Velosoa qui ne s'est pas réveillé, que deux ou trois femmes. Il ne se passera plus rien maintenant, mais Zafenala commencera seulement à boire sa potion de feuilles d'aloès lorsqu'elle sera à point.

CHAPITRE XX

JANVIER 1973 - MARIAGE DE SINDREKIA (ARRIVEE D'UNE DEUXIEME EPOUSE)

" A la mi-janvier, Sindrekia a conduit à son
" futur beau-père le bouc castré qui représente le
" sonia (voir chapitre 4, page 56). Pourtant le
" mariage, fixé au samedi 27 janvier, est resté
" jusqu'à la fin incertain, Tokoembelo manifes-
" tant une opposition d'abord déclarée, ensuite
" atténuée, parce qu'il s'était autrefois querellé
" avec le père de Vonisoa. Sindrekia est allé le
" jeudi 25 à Mikoboche chercher Tonaze chez son père
" (elle y était partie quelques jours auparavant),
" car il ne conviendrait pas d'amener la seconde
" épouse en l'absence de la première.

*

* *

Samedi 27 janvier

Zafenala avait donc à boire aujourd'hui une mar-
mite de feuilles de vahombe sèches et de feuilles de sa-
ñira. Comme toutes les nouvelles accouchées, elle portait
cet après-midi sur le visage un masque qu'elle gardera

une semaine, enduit grisâtre fait d'un mélange de graisse de boeuf et de cendres.

Pas plus qu'une naissance, un mariage n'est dans l'Androy une affaire considérable. Pour celui de Sindrekia, prévu pour aujourd'hui, personne n'a été convié, même la plus proche famille, comme les tantes d'Antanandava - sauf sa mère Volaily, avec qui c'était entendu depuis longtemps. J'avais de plus proposé à Sindrekia d'aller chercher sa grand-mère Rahlily à Lahimanara (la voiture, dont les accus sont très faibles, a de toute façon besoin de sortir une fois par semaine). Et comme c'est aussi le village de la future épouse Vonisoa, je ramènerai également cette dernière.

Je suis donc parti ce matin en emmenant Tokoembele, qui voulait aller déclarer à la mairie la naissance de cette nuit, et Reràho, un garçon de près de vingt-cinq ans de la famille de Rengovy. Il faut en effet que quelqu'un aille chercher la fiancée. Ce peut être un homme (ou une femme) de la famille - ainsi Sindrekia m'avait dit qu'il enverrait peut-être Fiadana ou Makemana ; ou bien du village. Hier soir au crépuscule, Sindrekia ne savait pas encore qui ce serait ; il partait à la recherche de son mandataire, et c'est donc Reraho qui a été choisi.

Il y a, lorsqu'on vient chercher la fiancée, un certain cérémonial. "Est-ce qu'elle sait faire la cuisine? Est-ce qu'elle sait tisser les nattes?...", demande celui qui vient la chercher. Et le père fait ses recommandations; on doit ménager sa fille : "Attention à ses yeux, attention à ses dents", sont les formules consacrées. Sindrekia m'avait dit qu'il n'y avait aucun inconvénient à ce que j'accompagne Reraho pour voir cela, puisqu'aussi bien il est entendu que je ramènerai Vonisoa - je devrai d'ailleurs la laisser à Androvontsy, le hameau situé trois kilomètres au Nord d'Analamahery, car elle ne doit arriver

au village qu'au crépuscule.

Mais dans la voiture, Tokoembelo me dit que je ne dois ni aller chercher Vonisoa, ni la ramener à Analamahery, car Tonaze m'en tiendrait rigueur. Ainsi, c'est Reraho, un étranger à la famille, qui a été chargé de la mission (en réalité, Fiadana par exemple aurait pu y aller, mais à la condition d'en avertir au préalable Tonaze). Si je ne vais pas chez le père de Vonisoa, puis-je du moins, l'ayant attendue chez Raholily, l'amener ensuite jusqu'à Androvontsy ? Oui, cela je le peux, affirme Reraho ; ce qu'il ne faudrait pas, vis-à-vis de Tonaze, c'est que la nouvelle épouse arrive avec moi dans Analamahery même. Tokoembelo ne veut dire ni oui ni non, mais comme je lui demande tout de même une réponse nette, il finit par dire qu'en effet, si je me contente de transporter Vonisoa de Lahimanara à Androvontsy, ça n'a pas d'importance. Il est évident que, s'il ne repousse pas Vonisoa, il ne veut rien faire non plus qui facilite son arrivée, ou lui soit seulement agréable.

Laissant Tokoembelo à Andalatanosy, où le marché commence à peine, je vais tout de suite avec Reraho à Lahimanara. C'est entendu, nous allons remmener Raholily. Comme j'aimerais rentrer tout de suite, pour ne pas rouler dans la très grande chaleur de l'après-midi, Reraho part sans tarder vers le village de Vonisoa, situé cinq cents mètres plus loin.

Il en revient bientôt accompagné de plusieurs hommes, dont le père de Vonisoa. Celle-ci, me dit-on, ne peut quitter son village maintenant, car c'est un mauvais jour. Il faut attendre midi, et ensuite elle pourra partir (le décompte des jours, pour la divination, ne se fait pas de minuit à minuit, mais de midi à midi).

Il n'y a donc qu'à attendre avec Reraho chez

Raholily, qui nous fait griller des arachides. Cependant, une heure plus tard arrive Vonisoa avec une soeur plus âgée et une autre femme. Vonisoa peut avoir quinze ou seize ans. De taille moyenne, teint moyennement foncé aussi, solidement charpentée, elle a un visage triangulaire, un peu asiatique, agréable. Si elles sont là toutes trois, ce n'est pas pour partir vers Analamahery, mais pour me demander de les conduire au marché, où elles ont quelques achats à faire.

Nous allons au marché, nous en revenons, et elles rentrent chez elles. Le temps a passé, et il est midi. Je mange chez Raholily avec Reraho, qui repart ensuite vers le hameau de Vonisoa pour son ambassade. Près de deux heures s'écoulent. Raholily s'impatiente, part les chercher, et revient en effet bientôt avec Reraho, Vonisoa et sa soeur aînée. Ces dernières sont chargées d'une soubique apparemment pleine de linge et surmontée de deux petits oreillers attachés par un ruban, d'un rouleau de nattes et d'un pot "gorogòro"¹. Nous installons les bagages, ceux de Raholily aussi, et nous partons.

Pas d'incidents le long du chemin. J'ai laissé à Androvontsy Reraho, Vonisoa et sa soeur, ainsi que leurs bagages. Une nouvelle épousee ne doit pénétrer dans le village de son mari qu'à la nuit tombante, et c'est ce que nous attendons maintenant. Sindrekia, lui, n'est pas là : il avait à faire au-delà d'Antanandava et, parti ce matin, il n'est pas encore de retour.

1. gorogòro : pot en tôle émaillée, à couvercle, d'une contenance de deux à trois litres, dans lequel les femmes transportent de l'eau ou de la nourriture.

Dimanche 28 janvier

Ce matin, Tsiampy mettait deux feuilles de vahombe, des feuilles vertes cette fois, coupées en plusieurs morceaux, dans une grande marmite d'eau posée sur un feu devant la maison de Zafenala. Ce n'est pas, comme les feuilles sèches de vendredi soir, pour préparer une tisane : cette eau sera à usage externe, c'est pour le bain de Zafenala.

Ce matin aussi Tokoembelo me faisait remarquer trois bêtes dans son parc à boeufs : un très beau boeuf bien encorné, et deux bêtes encore jeunes, aux cornes courtes. Il vient d'échanger le premier, qui lui appartenait, contre les deux autres, avec quelqu'un qui a besoin d'un boeuf possédant de très belles cornes, pour un sacrifice. Ce genre d'échange, où tout le monde trouve son compte, est fréquent.

Hier soir, c'est à sept heures et demie seulement, alors qu'il faisait déjà très sombre, que Reraho est apparu, et est venu s'asseoir devant la case de Zafenala. Il venait seulement avertir de l'imminence de l'arrivée de Vonisoa. Il l'avait laissée avec sa soeur tout près, attendant au dehors de l'enclos. Je ne sais trop où était Sindrekia, arrivé au crépuscule, du côté de la maison de Tonaze, je crois.

Reraho est reparti au bout de dix minutes, et est revenu peu après avec ses deux compagnes. Ils arrivaient en file indienne, Reraho portant sur l'épaule le rouleau de nattes, puis Vonisoa avec sa soubique sur la tête, puis sa soeur, le gorogoro à la main. Sans s'arrêter ni dire un mot, ils sont passés au milieu du groupe que nous formions, à sept ou huit, devant la maison de Zafenala, et sont allés s'accroupir devant la maison suivante, celle de Ranomita.

Personne non plus, parmi les assis devant la maison

de Zafenala, n'avait dit un mot, personne n'avait paru voir la colonne défilant dans l'ombre, personne n'avait bougé - sauf moi qui suis allé m'asseoir au coin de la maison de Ranomita. Là, une seule parole a été prononcée par Reraho en arrivant : "Comment ça va ici?". Puis on attend, assis dans la nuit, chacun derrière son bagage. Pas de réaction sensible d'abord à l'intérieur, mais bientôt on entend un bruit de cuillère remuant dans un bol : Ranomita prépare un mélange de lait caillé et d'eau ; son bras s'allonge hors de la petite porte, tendant à Reraho un grand bol où il boit avant de le passer aux deux filles. Le bol vidé, celles-ci ont encore soif, demandent de l'eau claire, et le bras de Ranomita ressort avec une calebasse.

Nouvelle attente, nouveau silence. Puis la voix de Ranomita invite à entrer. Mais les arrivants restent encore immobiles pendant deux minutes, comme s'ils n'avaient pas entendu. Enfin ils se lèvent, font passer les bagages par la porte Nord-Ouest, puis pénètrent, Reraho le premier, par la porte Nord-Est.

J'ai posé aujourd'hui aux uns et aux autres beaucoup de questions sur certains détails d'hier soir. Et d'abord sur ce point : est-ce intentionnellement que tous les trois sont entrés par la porte Nord-Est, en principe réservée aux hommes? Car si la spécialisation des portes n'est plus respectée avec la rigueur d'autrefois, presque toujours cependant c'est par la porte Nord-Ouest, celle empruntée par les bagages, qu'une femme entre dans une maison. Tout le monde me répond que non, qu'il n'y avait là aucun rite. Vonisoa et sa soeur ont sans doute suivi simplement Reraho, dont l'entrée normale était bien, pour lui, cette porte Nord-Est. Sindrekia me précise pourtant que si Ranomita avait encore son mari, des femmes ne se permettraient pas d'entrer par cette porte dans la maison

d'un vieil homme. Mais dans la maison d'une femme seule, cela n'a pas d'importance.

Dans la case, éclairée par le foyer, la conversation est presque inexistante, réduite à quelques phrases échangées de temps à autre par Ranomita et Reraho. Les deux soeurs, assises le long du mur Sud, sont muettes. Sindrekia apparaît tout à coup. Il pénètre par la porte Nord-Est, mais reste accroupi dans l'entrée, à côté du foyer, sans paraître remarquer les étrangers : il dit quelques mots à Ranomita. Puis "Bonjour" lance-t-il à l'adresse des arrivantes, et il ressort. Je le suis. Il va maintenant aller, me dit-il, parler avec Tokoembelo, qui se trouve dans la maison de Talilie pour connaître ses dispositions d'esprit à l'égard du mariage (Tokoembelo est revenu d'Andalatanosy en prenant au passage Talilie à Vohitsaombe).

Je suis quant à moi allé manger, puis suis revenu à neuf heures et demie pour voir où l'on en était. Tout le monde se trouvait maintenant réuni chez Talilie. Tokoembelo, allongé sur le lit le long du mur Sud, m'y a fait prendre place à ses pieds. Les trois étrangers étaient assis le long du mur Ouest ; du Nord au Sud : Vonisoa, sa soeur et Reraho, et à leur suite des enfants se tassant au pied du lit devant la porte Sud-Ouest. Dans le reste de la maison il y avait Sindrekia et Tonaze, côté Est, et puis Volailly, Zanoro (la femme de Fiadana), Talilie, Fiadana et quelques autres dont la présence serait plus épisodique.

Conversation réduite à presque rien. De rares répliques passent entre Reraho, Sindrekia et Fiadana. Volailly sort, rentre peu après avec une marmite de riz dont on remplit une cuvette pour les trois arrivants, une autre pour Sindrekia et Tonaze. Chaque groupe reçoit aussi un bol d'eau de riz chaude, de couleur brune, et le seul trio à l'Ouest, un bol de lait caillé.

J'ai posé de nombreuses fois des questions à ce

sujet. Tout le monde est d'accord pour dire qu'il était obligatoire que Vonisoa, sa soeur et Reraho mangent ensemble d'une part, et Sindrekia et Tonaze ensemble aussi, d'autre part. Pour le lait caillé, Tonaze comme Volaily m'ont dit que si Sindrekia et Tonaze n'en avaient pas eu, c'est seulement parce qu'il n'y en avait pas assez. Pour Tokoembelo : "Sindrekia et Tonaze pouvaient en manger, mais pas Vonisoa, car alors elle ne resterait pas tranquille à la maison. - Mais justement c'est le contraire qui a eu lieu, lui ai-je dit. - Ah? Je ne sais pas, j'étais couché et je n'ai pas fait attention. Ça ne fait rien, il n'y a pas de fady, c'est seulement la coutume". Enfin Talilie, interrogée la dernière, m'a sans doute donné la réponse la plus exacte et la plus complète. Oui, Sindrekia et Tonaze auraient pu manger du lait caillé, mais il n'y en avait pas assez pour tous. C'est pourquoi le bol a été offert aux invités, mais seuls Reraho et la soeur de Vonisoa en ont mangé. Vonisoa n'y a pas touché (je ne l'avais pas remarqué). Il est fady pour la nouvelle mariée d'absorber du lait, frais ou caillé, le jour de son arrivée. Si elle le faisait, il ne naîtrait plus, ou plus beaucoup, de boeufs dans le troupeau de son mari.

Lorsque Vonisoa a terminé, elle repose sa cuillère. Aussitôt sa soeur et Reraho font de même. J'ai interrogé Talilie, qui m'a dit que ce n'était pas fortuit : c'est Vonisoa qui devait donner le signal de la fin du repas.

Les cuvettes, qui n'ont pas été entièrement vidées, sont enlevées, et un quasi-silence s'installe à nouveau dans la maison. Par contre l'extérieur s'anime, car Vorieve est arrivé avec son violon. Et puis on entend les cris d'une chèvre que Sindrekia est allé chercher. On doit avoir du mal à lui lier les pattes, car elle proteste pendant longtemps. Enfin, elle se tait, et je vois Tonaze et Vonisoa sortir. Peu après, j'entends la voix de Fiadana, dans un long discours fait sur un ton monocorde, devant la

maison de Talilie, sur le fond sonore d'un petit martèlement sec : tac-tac-tac... Je me suis fait expliquer ce qui s'était passé.

Il s'agit d'une cérémonie un peu analogue au "fatedra", quand l'officiant énumère pour les aspirants frères de sang leurs devoirs, tout en tapant avec une cuillère le bord d'une cuvette contenant de l'eau et divers ingrédients. Fiadana faisait son discours en frappant avec le couteau de petits coups sur la chèvre. Sindrekia n'assistait pas à la cérémonie, seules y étant en cause Tonaze et Vonisoa, une main posée sur l'arrière-train de l'animal pour la première, sur la tête pour la seconde. Fiadana disait qu'elles devraient vivre en bonne intelligence, ne pas se disputer, ne pas chercher à se faire absorber des "fanafò-ly ràty" (des potions maléfiques) ou à se jeter des mauvais sorts. Tonaze et Vonisoa n'avaient rien à dire, rien à promettre, elles écoutaient seulement, et la cérémonie prend fin en même temps que le discours de Fiadana. Il n'est rien fait avec le sang de la chèvre qui est égorgée peu après.

Tonaze et Vonisoa sont rentrées. Tokoembelo, lui, est sorti. Par la porte Sud-Ouest, il tient un petit discours adressé aussi aux deux co-épouses, sur le même thème : qu'elles vivent en bonne intelligence ; puis Volaily, dans la maison, redit encore la même chose en quelques mots (Tokoembelo, père ; et Volaily, mère de Sindrekia).

Tonaze quitte peu après la maison de Talilie, et on ne la reverra pas. Au dehors, on a dépecé la chèvre, et bientôt arrivent des tranches de foie qui viennent d'être grillées. Chacun de nous en reçoit un morceau ; j'entends que dehors on fait aussi la distribution et qu'on veille à ce que personne ne soit oublié. Et Tonaze? Sindrekia m'a dit que Volaily lui avait porté sa part.

La maison maintenant se vide. On ne reverra plus Volaily, ni Zanoro, ni Ranomita qui avait fait quelques apparitions à la porte. Il fait très chaud dans la maison (le thermomètre avait marqué 38° dans l'après-midi), et Tokoembelo s'est étendu au dehors sur une natte. De la petite cuisine attenante, où s'activent Talilie et Vaha (la deuxième femme de Limberaza), viennent des bruits de marmite. Dans la maison il ne reste plus que Vonisoa, sa soeur et Reraho, toujours assis le long du mur Ouest, et moi sur le pied du lit. Silence. Chaleur. Reraho s'évente de temps en temps. Vonisoa et sa soeur bâillent parfois. Rien d'autre, pendant longtemps, que quelques tintements de marmite, grésillements de viande, venant de la cuisine. J'ai l'impression que Reraho irait volontiers prendre le frais, et qu'il reste là par devoir. C'est ce qu'on m'a confirmé : si le trio est resté dans la maison, c'est que la coutume l'exigeait, quelle que soit la chaleur.

Au bout d'un long moment enfin, cette attente muette prend fin. Talilie et Vaha apportent pour les trois étrangers du riz et un plat de viande de chèvre en petits morceaux. De sa natte au dehors, fokoembelo m'appelle. Il veut me faire partager - et apprécier - la cuvette de viande qu'il vient de recevoir ; c'est une viande à moitié frite qui est savoureuse en effet.

Les trois hôtes sont en train de manger dans la maison quand Sindrekia arrive et y pénètre, une bouteille de "toaka" à la main. Nous en avons apporté deux de Lahimanara, une achetée par lui, l'autre donnée par le père de Vonisoa. Makemana et Tsifotiana (le fils de Tsiampy) suivent Sindrekia, et celui-ci commence dans des tasses la distribution de gorgées d'alcool, en commençant par lui. Les tasses circulent dans et hors de la maison. Je crois qu'il doit y avoir douze à quinze bénéficiaires. Vorieve, qui vient de rentrer, reçoit sa part puis, assis au centre de la case, il commence à jouer du violon et à chanter des beko.

Sindrekia continue à servir l'alcool jusqu'à épuisement de la première bouteille, puis il entame la seconde. Vonisoa et sa soeur reçoivent leur part, mais il refuse d'en donner une seconde fois à Tsifotoana, qu'il trouve trop jeune (douze à treize ans). Lorsqu'il estime la distribution suffisante, il s'en va, et reste absent une demi-heure environ : il est parti chez Tonaze faire un repas de manioc et de viande cuits par elle. Ce repas chez elle, il le lui doit obligatoirement.

Dans la maison de Talilie, Vorieve, son violon et ses chants, mettent maintenant de l'animation. Lorsque Sindrekia est de retour arrive un grand plat de viande - toujours de chèvre, mais de gros morceaux sur des os, cette fois. Tous les présents ont leur part. Makemana, lui, réclame aussi du riz, et on lui amène de la cuisine une des cuvettes non épuisées de tout à l'heure. La conversation, toujours très réduite, ne se tient guère qu'entre Reraho et Fiadana. De toute la soirée, je n'ai pas entendu une seule fois la voix de Vonisoa, et deux ou trois fois seulement celle de sa soeur, pour de courtes réponses. Toutes deux sont restées assises pendant des heures, muettes, l'air absent ; il faut bien dire qu'il n'y avait en général pas grand-chose à voir ou à entendre qui pût justifier une attention soutenue.

Ce repas de viande est le dernier. Les plats sont retirés, et Vorieve continue sa musique. Echange de propos entre Makemana et Sindrekia : Makemana veut acheter une petite bouteille à coca-cola d'alcool (le prix en est de cinquante francs) ; puis entre Makemana et Tokoembelo : depuis longtemps Makemana demande à Tokoembelo de l'accompagner à Vohidroë pour voir une fille qu'il veut demander en mariage ; Tokoembelo dit qu'il est prêt à y aller maintenant.

La conversation se tarit. Il est temps d'aller dormir, dit Sindrekia. D'ailleurs nous ne sommes plus beaucoup,

et il est une heure moins vingt. Reraho va rester ici, car il ne peut rentrer chez lui qu'au matin. Sindrekia s'éloigne dans la nuit avec Vonisoa et sa sœur.

Quand je lui avais demandé il y a quelque temps où il logerait Vonisoa, il m'avait dit qu'en attendant qu'il lui ait bâti une maison, elle passerait son temps chez Tsiampy et que, un soir sur deux, c'est dans le grenier à provisions de Ranomita, pas trop encombré et situé à côté de la maison de Tsiampy, qu'il irait la retrouver. En fait, ils sont tous les trois allés dormir dans le "riha", grenier à provisions de Zafenala, que Sandiry avait arrangé pour y installer Zefina. Fin de nuit aussi sage que le début pour Sindrekia et Vonisoa, la sœur de celle-ci partageant donc leur maison. Aujourd'hui, toutes les deux sont depuis ce matin chez Talilie, l'air encore à peu près aussi désœuvré et esseulé qu'hier soir.

Lundi 29 janvier

Je posais cet après-midi une question à Tokoembelo au sujet de Vonisoa : "Vonisoa? c'est le nom de la femme de Sindrekia?". Il n'en savait rien encore.

Les gens paraissent répugner à appeler par leur nom aussi bien les personnes que les villages. On dit : "la femme de..., le fils de..., la mère de... est arrivée", malgré tout le vague que cela peut comporter, plus facilement que : "Untel est arrivé". Et si on demande à quelqu'un d'où il vient, il répond : "du Nord..., de l'Ouest...". Si l'on insiste on apprendra que c'est à l'Est de telle montagne ou au-delà de telle rivière, mais il faut poser explicitement la question : "mais comment s'appelle ce village?", pour en connaître enfin le nom.

Répugnance à livrer des noms propres? Peut-être

aussi indifférence à leur égard, comme le montre la question de Tokoembelo. Je m'étais d'ailleurs déjà rendu compte ces derniers jours qu'on ne parlait que de "la femme de Sindrekia" parce que son nom n'était pas connu et que personne ne paraissait avoir la curiosité de l'apprendre.

Indifférence qui explique peut-être le fait que ces noms sont un peu flottants. Les gens en changent parfois, surtout quand ils sont jeunes : j'ai connu autrefois Zefalie et Kovae, les deux dernières filles de Tsiampy, sous d'autres noms, et Zafenala en emploie même quelquefois un troisième pour Zefalie. Ces villages eux-mêmes peuvent en avoir plusieurs. Ainsi Andemby est le nom de la vaste plaine qui s'étend à l'Est d'Analamahary. Plusieurs villages y sont établis. Le principal s'appelle Andemby et n'a pas d'autre nom, mais les autres sont désignés parfois sous le même nom d'Andemby au lieu de leur nom spécifique, Marofane par exemple. De plus, il arrive souvent qu'on parle d'une localité en employant le nom du jour où s'y tient le marché, ou celui de la rivière proche : ainsi on dit aussi facilement : "je vais à lundi" que "je vais à Vohitsarivo"; et plus souvent : "à Manambàhy" que "à Bekitro" (Manambàhy : rivière qui passe à Bekitro). Entendre dire "je pars à la Manambovo" ne renseigne que peu sur le but du voyage, bien d'autres villages qu'Antananarava s'échelonnent sur ses bords. Enfin on emploie aussi le nom générique des habitants du village, ou celui de l'homme le plus important : "je vais chez les Fondratéhake" pour Vohipandrànina ; "je vais chez Ihiso" pour Marofane.

Vonisoa a passé la journée d'hier dimanche, puis la nuit, chez Talilie, en compagnie de sa soeur. Cette dernière est repartie ce matin pour Lalimanara. A partir de maintenant Sindrekia doit très régulièrement passer ses nuits alternativement chez Toraze et chez Vonisoa, sous peine d'offenser gravement l'une ou l'autre. Hier il était

chez Tonaze ; ce soir il sera chez Vonisoa, c'est-à-dire dans le "riha" de Zafenala que Vonisoa, cet après-midi, a proprement aménagé avec des nattes étendues sur le sol et sur les murs.

CHAPITRE XXI

FEVRIER 1973 - UN ENTERREMENT "RATE"

" L'enterrement de la cousine de Volaily, mor-
" te le 3 janvier, aura lieu dans le petit village
" d'Antsira, voisin d'Ankara : simple groupe de
" maisons, à l'écart des chemins, occupé par une
" seule famille dont était issu le père de Volai-
" ly. Un des principaux habitants, cousin de Vo-
" laily, est un homme d'une quarantaine d'années
" nommé Mahatàlo.

*

* * *

Mardi 30 janvier

Allant ce matin à bicyclette à Antanimora, je suis passé à Ankara chez Volaily au moment où, avec sa mère Rahlily, elles s'apprêtaient à partir pour Antsira. Elles étaient chargées, emportant soubiques pleines de lamba, seau et marmite, car elles ne doivent pas revenir avant la fin de l'enterrement.

Le programme des cérémonies a d'ailleurs été changé. Primitivement, l'enterrement était prévu pour vendredi,

et les gens devaient donc se rassembler jeudi. Mais sans doute l'ombiasa qui avait fixé le jour s'était-il trompé dans ses calculs. On s'est aperçu par la suite que le vendredi était un bon jour, et le samedi un mauvais. La mise en terre du cercueil vendredi après-midi, rattaché au samedi pour la divination, n'était donc pas possible. On emportera par conséquent le cercueil dès jeudi, mais rien n'est changé par ailleurs : on n'a pas prévenu les gens d'avoir à arriver dès mercredi, on les laissera venir jeudi. Vendredi il n'y aura plus de cercueil au village, mais la cérémonie avec danses et coups de fusil se déroulera cependant suivant l'ordre habituel.

Le tombeau sera édifié à deux kilomètres environ à l'Est d'Ankara. Les porteurs auront beaucoup de chemin à faire, car ils devront d'abord passer par Ankara, qui est déjà à une distance de trois à quatre kilomètres d'Antsira.

Jeudi 1^{er} février

Je devais partir ce matin à l'enterrement d'Antsira en compagnie de Sindrekia. Il pensait quitter Analamahery vers huit heures. Finalement nous partons à neuf heures seulement, mais à cinq, avec Tokoembelo, Makemana, et Vorieve portant son violon.

Départ laborieux. Passée la rivière, nous suivons un sentier réputé plus court que le grand chemin qu'il rejoint plus loin, mais qui traverse d'abord un quartier habité. Plus court peut-être, mais à condition de ne pas s'arrêter. Or Sindrekia entre dans la première maison qui se présente, Tokoembelo s'accroupit à la porte d'une autre pour engager la conversation, Makemana et Vorieve disparaissent dans les enclos voisins. - Cependant que la pluie,

qui menaçait depuis mardi soir, commence à tomber, finement.

Makemana réapparaît le premier. "Partons devant", me dit-il. Nous nous arrêtons quelques centaines de mètres plus loin à l'abri d'un arbuste pour attendre les autres. Tokoembelo arrive bientôt mais Makemana, qui sent venir l'averse, dit qu'il renonce au voyage, et il repart à grandes enjambées vers le village. Avec Tokoembelo, je fais à nouveau cinq cents mètres, jusqu'à un sakoa sous lequel nous nous abritons, car la pluie commence à tomber pour de bon.

Nous attendons Sindrekia une dizaine de minutes. On ne reverra pas Vorieve, que la pluie a dû aussi faire reculer. Car elle tombe bien maintenant, poussée par un vent du Sud très fort. Et Sindrekia, courant tête baissée contre la pluie et le vent, serait passé à côté de nous sans nous voir si nous ne l'avions pas appelé. Nous partons, Tokoembelo avec un imperméable, moi avec une cape de plastique jetée sur mon sac à dos, ce qui l'empêche de fermer, Sindrekia étant tout de même le plus mouillé, car il n'a rien par-dessus sa veste.

En arrivant à Vohipandranina, nous allons nous mettre à l'abri dans une maison et nous y attendons une demi-heure la fin de la grosse averse. Sindrekia y récolte un petit imperméable de plastique très mince dont le seul défaut est d'être déchiré sur toute sa hauteur. Mais une femme le répare à grands points avec le fil et l'aiguille que je fournis. On nous demande si ce n'est pas dès ce matin que le cercueil devait être emporté vers le tombeau ; car on a entendu de nombreux coups de feu qui s'en allaient vers le Sud. Un peu plus tard en effet, sur le chemin, nous rencontrons quelqu'un qui le confirme : la défunte a déjà été portée vers son tombeau. Que va-t-il alors subsister de la réunion à Antsira et des diverses manifestations?

Tokoembelo et Sindrekia disent n'en rien savoir.

Il n'y a que quatre kilomètres de Vohipandranina à Antsira, par les collines. Nous les faisons sous une pluie de plus en plus fine et qui a même cessé complètement lorsque nous arrivons en vue du hameau. Au-delà du gros ruisseau vers lequel nous descendons, le village, en haut de la petite pente suivante, semble plein d'animation, avec de nombreux lamba étalés dont les taches de couleur paraissent très vives sous la grisaille du ciel. Tokoembelo fait passer Sindrekia devant : c'est lui le parent de la morte ; nous, nous ne faisons que l'accompagner.

Il est presque onze heures et demie. La haie d'agaves que nous franchissons pour pénétrer dans le village est tendue sur toute sa longueur de lamba posés sur les pointes acérées dans l'espoir de les y voir sécher. Des vêtements sont aussi étalés sur les agaves et sur des buissons voisins. Ceux de Volaily doivent en être, car nous la rencontrons enveloppée seulement dans une couverture grise. Le cercueil, nous dit-elle, a en effet été emmené dès le matin, accompagné par tous ceux qui étaient là - c'est-à-dire guère plus que la proche famille - et ils avaient été pris par la pluie sur le chemin du retour. Et pourquoi dès ce matin, alors que la réunion était à peine commencée, et non l'après-midi, comme d'habitude? Volaily ne le sait pas.

La maison d'où est sorti le cercueil est doublement désignée par l'abri de branchages sous lequel quelques femmes sont assises et par l'ouverture qui occupe pratiquement toute la paroi Est. Car c'est une toute petite case en bozaka, manifestement construite depuis peu. Sans doute - comme je l'ai lu mais sans l'avoir encore jamais vu faire - parce qu'on avait jugé que la malade était perdue, et qu'on ne voulait pas avoir à détruire la maison plus importante dans laquelle elle serait morte. Et pourtant, dans ce village de Mahatalo, il n'en est pas une

dont la perte puisse entraîner des regrets. Toutes sont déjetées, à demi disloquées, aussi sales à l'intérieur que minables à l'extérieur ; toutes mériteraient dix fois d'être abattues et reconstruites soigneusement.

On me dit qu'il pourrait y avoir des danses si le temps s'éclaircissait. Pour le moment il n'y a même pas de réunion proprement dite, de regroupement des hommes à l'Est. On attend sans doute de voir ce que va faire le temps. De petits groupes stationnent le long des maisons et sous les rares arbres. L'assistance ne doit d'ailleurs pas être nombreuse. Si l'on rassemblait tout le monde, on ne compterait peut-être pas cent personnes. Le noyau, moral sinon numérique, est constitué par quelques vieux de la famille assis contre le parc à boeufs, face à l'Ouest. C'est auprès d'eux que nous allons d'abord prendre place.

C'est la présentation des boeufs donnés par la famille. Je vois ainsi défiler plusieurs jeunes boeufs. Les hommes regardent, se concertent. La bête est acceptée, et ils le disent en faisant décharger leurs armes à plusieurs porteurs de fusil.

Cependant des gens continuent à arriver. Les femmes portent sur la tête des soubiques de manioc ou parfois de maïs qu'elles vont déposer devant la case de bozaka. Une petite averse passe, précipitant vers la haie d'agaves les femmes qui en retirent lamba et vêtements qu'elles vont ensuite étendre à nouveau. Elles auront d'autres fois encore à faire cette navette.

Raholily se trouve dans une maison où bientôt Volailly vient m'inviter à entrer pour manger, en même temps que Sindrekia. Maison minable entre les minables, avec beaucoup de jours entre les planches des murs et des manques dans le toit de bozaka, en particulier le long du pignon Sud. Plusieurs autres vieilles femmes se tiennent avec Raholily le long du mur Sud, mais dans la moitié Nord

s'activent les plus jeunes, parmi lesquelles Volaily. Car la maison est transformée en cuisine : des marmites surmontent deux foyers ; d'autres sont posées à côté, pleines d'aliments déjà cuits ou à cuire ; des piles de cuvettes, des bols ont trouvé des places instables sur des tas informes de soubiques et de hardes empilées ; et pour l'heure, disposant d'une série de seaux dont il est préférable de ne pas regarder l'eau, deux femmes y lavent de la tripaille de bœuf. On nous présentera d'abord du manioc et un bol de lait caillé. Lorsqu'il sera cuit, Volaily me donnera du maïs, après avoir quelque peu indisposé ses compagnes en refusant successivement trois cuvettes qu'elle ne trouve pas assez propres pour y servir la nourriture. On fait cuire aussi du riz, que viendront manger quelques hommes. Des averses passent, pas trop fortes heureusement, car je me trouve juste dans la ligne de chute de la pluie qui, poussée par le vent du Sud toujours très fort, passe par la plus grande ouverture du toit.

Lorsque je ressors, rien n'a changé à l'extérieur. Ce n'est plus de boeufs, mais de chèvres, que s'occupent les hommes de la famille. On en a amené beaucoup, une vingtaine peut-être, et j'en vois partout, qu'on a enfermées dans les parcs à veaux, qu'on emmène ici et là, ou qui attendent à quelque distance, attachées à des buissons. Des vendeurs de tabac cherchent le client, leur rouleau en bandoulière. Des bouteilles d'alcool sont alignées devant une maison. Et pour la première fois à un enterrement, je vois aussi une marchande de bananes derrière ses tas proprement rangés comme au marché.

Averse encore. Je rentre avec Tokoembelo, qui va manger à son tour, dans la maison où l'activité culinaire ne s'est pas ralentie. Lorsque je ressors il est deux heures. Mahatalo me dit de le suivre jusqu'à une charrette sur laquelle sont posés de gros quartiers de bœuf. A coups

de hache, on est en train de faire la distribution, et nombreux sont ceux qui attendent leur part. Mahatalo examine la viande, me dit de patienter un peu, s'éloigne, et revient un peu plus tard avec un gros morceau de tendre viande de filet de la meilleure qualité, que je remporterai à Analamahery. Au total on a tué trois boeufs et plusieurs chèvres.

Je suis rappelé au milieu des maisons par des chants. Une douzaine de femmes, des jeunes filles surtout, dansent sur une ligne. Des spectateurs les entourent, ce qui montre qu'il ne s'agit pas du début de la grande danse habituelle, mais seulement du basimena. Un groupe semblable se met à chanter un peu plus loin. Puis un autre se forme et commence à faire passer l'argent de main en main, d'une extrémité de la file à l'autre, d'un chapeau jusqu'à un autre - puis se met aussi à danser malgré la pluie qui reprend. Autour des chèvres l'activité ne s'est pas ralentie. Je les vois maintenant emmenées une à une pour quitter le village. Car déjà en effet certains rassemblent les soubiques et se forment en petits groupes pour partir.

J'ai essayé de me faire préciser les règles du basimena et des allées et venues des chèvres, mais ce n'est pas facile à éclaircir. Clair, ce doit pourtant l'être pour Tokoembelo, mais c'est difficile à expliquer, malgré les exemples, qu'il commence à exposer avant de se reprendre : "Non, ce n'est pas ça ; mais si par exemple...". Sindrekia aussi cafouille un peu, et de plus n'est pas toujours d'accord avec Volaily. Voici tout de même ce qui paraît sûr :

Basimena : l'argent des basimena est reçu généralement par des femmes apparentées au mort, et ce sont leurs propres familles qui le leur donnent. Ainsi lorsque Zelôngoe, fille de Tahirie, est morte il y a deux ans, Talilie a reçu 2.500 francs de la famille de son père à Vohitsaombe, parce que femme du frère de la morte. Chez

Mahatalo, reçoivent des basimena, à l'occasion de l'enterrement d'aujourd'hui, ses deux épouses, les épouses de ses frères et les épouses de leurs fils à tous. C'est dans tous les cas leur famille d'origine qui donne le basimena à toutes ces femmes entrées par mariage dans la famille de la défunte. Mais peuvent aussi en bénéficier les femmes apparentées par la naissance : les soeurs d'un défunt le recevront de la famille de leur mari ; sa mère, de sa famille d'origine. D'après Tokoembelo, donnent le basimena les villages où habitent les proches parents du mort - ce qui est peut-être une façon moins précise et plus générale de dire la même chose.

Pour la remise du basimena, c'est toute la famille du bénéficiaire, tous les donneurs qui, sur un rang, se passent de l'un à l'autre les billets collectés. Ceux-ci aboutissent dans un chapeau tenu par celle qui reçoit ; et quand tout l'argent y est arrivé, tous dansent ensemble, ceux qui ont donné et celle - ou celui - qui a reçu.

Ou celui : car Volailly précise que des hommes peuvent également bénéficier du basimena, l'argent leur étant donné par la famille de leur mère. Mais ce n'est pas courant.

Généralement, ceux qui donnent et qui dansent sont en grande majorité des femmes. Les parents qui ont offert quelque chose de plus important (linceul, chèvre) ne sont pas tenus de participer au basimena.

Chèvres : des chèvres sont amenées par la parenté venant de villages plus ou moins éloignés, et données à la très proche famille du défunt (ici, Mahatalo et ses frères). Mais, et c'est ce que j'ai vu dans l'après-midi, une partie de ces chèvres, sinon la totalité, est ensuite redistribuée, et même d'autres, la famille s'étant alors procuré avant l'enterrement le nombre de bêtes nécessaire. Une chèvre

est donnée pour chaque village dont les habitants sont venus à l'enterrement. Les parents qui ont offert un boeuf peuvent recevoir une chèvre en retour.

Les petites averses se succèdent pendant tout l'après-midi, puis s'établit enfin une pluie fine et persistante. Il n'y a pas eu de danses aujourd'hui en dehors des basimena, et on n'en prévoit pas pour demain. L'assistance s'éclaircit d'ailleurs de plus en plus. Tokoembelo repart pour Analamahery après quatre heures. Sindrekia reste, et moi aussi, puisque j'étais venu avec cette intention, et bien que Volaily m'avertisse que je ne trouverai pas de maison libre pour la nuit. Elle-même va camper en plein air avec Raholily, et je vais faire de même. Je n'ai d'ailleurs guère envie de chercher une place dans une de ces maisons peu avenantes où l'on va s'entasser pour dormir. Même ainsi, tout le monde n'y pourra rentrer, et je verrai plusieurs autres groupes bivouaquer comme nous sous des arbres.

Volaily m'emmène en bas du village. Raholily est installée sous un gros fourré évidé en voûte, dos au vent. Devant elle deux marmites sont posées sur des pierres au-dessus de deux foyers, et deux autres attendent à côté. Sous le fourré sont entassées des soubiques emplies surtout de lamba mouillés. Je dégage sous le fourré voisin une petite place sans cailloux ni épines, puis remonte au village avec Volaily. Nous allons y chercher nos affaires et le riz qui vient d'être distribué. Puis visite de Vasiandro, la fille de Volaily, à qui celle-ci demande d'aller piler à nouveau le riz pour bien le nettoyer ; puis arrivée d'un fils de Raholily habitant aussi Lahimanara, avec sa femme, un bébé et une jeune fille. Eux sous leur fourré avec Raholily et Volaily, moi sous le mien, nous ne faisons rien et ne parlons guère. La pluie fine continue à tomber, le vent à souffler. De temps en temps une femme va

activer les feux et regarder ce qui se passe dans les marmites. Une nombreuse famille - une quinzaine de personnes - vient s'installer sous un tamarinier à une trentaine de mètres de nous.

Premier repas de viande. Puis le riz est mis à cuire. Une marmite de manioc est à la disposition des amateurs. Lorsque le riz est cuit, nous l'accompagnons avec une nouvelle ration de viande. Le soir tombe, et le fils de Rahlily part avec sa hache. Peu après, il traîne jusqu'à nous deux morceaux de tronc d'arbre dont il dispose les extrémités en V dans un des foyers. Ce sera du feu pour la nuit.

Vasiandro, son mari et deux autres hommes arrivent pour manger à leur tour riz et viande, puis s'en vont. Sindrekia, qui va et vient, a partagé notre repas. Il ne se soucie pas de dormir sous la pluie, dit-il, et il va essayer de trouver une maison dans un village voisin, qui n'est qu'à un kilomètre ; car à Antsira tout est vraiment complet. Il part dans la nuit venteuse et mouillée.

Nous prenons nos dispositions pour dormir, moi sous mon imperméable, mes voisins serrés sous leur fourré et des lamba déployés. De toute la nuit n'arrêteront ni la bruine ni le vent. Mais le vent est peut-être utile : contre les fourrés qui jouent le rôle d'écran, nous mouillons sans doute moins que par temps calme. Après une grande flambée le feu retombe, mais il ne cessera pas de rougeoyer sous les extrémités des deux troncs d'arbres.

Vendredi 2 février

L'aube s'installe dans la grisaille comme le crépuscule était parti. Dès qu'il fait un peu clair je plie mes affaires et pars, pas tellement humide d'ailleurs, vers

Analamahery. Du fourré voisin, seule Volaily s'est dégagée de sous les lamba. Plusieurs autres personnes s'apprêtent aussi à quitter Antsira. Comme je m'éloigne, j'entends quelques coups de feu. Il paraît qu'il n'y en a pas eu d'autres, et qu'ils ont été les seules manifestations relatives à l'enterrement, tous ceux qui avaient passé la nuit à Antsira ayant rapidement pris le chemin de leurs villages respectifs.